







W
Pw.

Universitäts- und Landesbibliothek
Halle (Saale)
August-Bebel-Str. 13

Callava de L'Estandou, 7. F.

LE SOUPÉ,

O U V R A G E

M O R A L.

PREMIERE PARTIE.



A L O N D R E S.

LES OUVRES

OUVRAGE

MORALE

PREMIERE PARTIE



A LONDRES





INTRODUCTION.

IL est onze heures du matin.
Un Abbé assez semblable à
une poupée de quatre pieds
de haut, sourit aux dernières
épreuves d'une brochure de sa
composition. Il s'applaudit d'a-
voir fait une Epitre en vers,
& se promet de la faire ser-
vir pour toutes les femmes.
Il la relit avec complaisan-
ce; ordonne à son Laquais
de voler chez son imprimeur,
de faire vite tirer quelques
Exemplaires, & de les lui ap-
porter au Palais-Royal. Il se

aij

ij *INTRODUCTION.*

met à sa toilette , cache artificiellement sa petite bosse dans les plis d'un manteau de soie , est content de lui , & se trouve en état de figurer au lever de quelque jolie femme.

Déjà il traverse la rue de Richelieu , quand un déluge d'eau de senteur , dont tout le quartier est parfumé , lui fait lever la tête ; il voit avec surprise qu'il est jour chez la Comtesse de . . . Il monte chez elle ; on l'annonce ; Vénus lui sourit , il se croit Adonis.

La nouvelle Cypris , rafraîchie par un sommeil agréable , & par un bain odoriférant ,

INTRODUCTION. iij

avait le teint d'une dévotte. Elle était parée d'un de ces deshabillés charmans inventés par l'amour, & surtout pour l'amour.

Nonchalamment jettée sur sa bergere, elle parcourait les ouvrages de.... L'Abbé eut grand soin de louer les estampes & le papier; mais il blâma, comme de raison, l'uniformité de ton, de coloris, d'idées, qui caractérise toutes les productions éphémères de cet Auteur. Il prit de-là occasion de parler des fiennes, les éleva aux nues très-modestement, annonça que dans l'instant même

aiij

IV INTRODUCTION.


une petite bagatelle faisait gé-
mir la presse, & pria la Com-
tesse d'en accepter la Dédicace.
A moi des Dédicaces ! s'écria
la Comtesse. Oui, Madame,
continua l'Abbé en prenant un
ton mielleux ; les enfans d'A-
pollon que l'intérêt guide por-
tent leur encens aux pieds de
Plutus ; ceux que l'orgueil ou
l'ambition dévore, le présen-
tent à Junon ; pour moi, qu'a-
nimé eul le dieu des cœurs,
je viens l'offrir aux Graces.

Mais ! mais ! savez-vous bien,
mon cher Abbé, dit la Com-
tesse, que vous êtes Divin ?
Délicieux ? l'Abbé ne chicana

INTRODUCTION. v

pas sur les épithetes qu'on lui
donnait, sourit, lorgna le sein
de la Comtesse & déclama son
Epître.





EPITRE DÉDICATOIRE,
A MADAME DE....

*Je laisse le nom en blanc par délicatesse, dit
l'Abbé. Si le vôtre paroissait à la tête de
mon Ouvrage, mon bonheur me ferait
trop de jaloux,*

E P I T R E.

TOI qu'Hébé, que Cypris verraient avec envie,
Toi qui rends à l'amour la première candeur,
Toi qui fais l'embellir des traits de la pudeur,
Chère ame de mon ame! ô ma sensible amie!
Accorde à mon ouvrage un sourire flatteur.
C'est à toi, non aux Grands que mon cœur le dédie.
Pourraient-ils ajouter à ma félicité?
Ma bouche sur la tienne a goûté l'ambroisie,
Tu m'aimes.... je jouis de la divinité!

Je pense en honneur que vous
extravaguez, mon cher Abbé, s'é-
cria la Comtesse; cette Epître ne

ÉPITRE DÉDICATOIRE. vij

me va pas du tout. Pardonnez-moi, dit le cher Abbé, & pour vous le prouver, faisons en l'analise.

Toi qu' Hébé, que Cypris verraient avec envie,

Convenez, Madame, que la déité de la Jeunesse n'a pas une peau aussi fraîche, aussi éblouissante que la vôtre. Oh dieux ! quel velouté ! Pour cette gorge, vous m'avouerez que si celle de Vénus a besoin d'être soutenue par la ceinture enchantée, celle-ci se soutient d'elle-même —. Oh ! finissez l'Abbé, on peut faire l'éloge des choses sans les presser.

Toi qui rends à l'amour sa premiere candeur,

Il est vrai, dit la Comtesse, que je déteste la fausseté : & si jamais je puis me résoudre à dire *j'aime*, rien ne sera plus vrai.

Toi qui fais l'embellir des traits de la pudeur,

Fi donc ! l'Abbé, ce vers n'est pas

viiij *E P I T R E*

un éloge. Eh ! quelles sont les femmes d'une certaine façon qui n'ont pas de pudeur ?

Chere ame de mon ame ! & ma sensible amie !

Le premier hémistiche est fort ; mais le dernier est vrai , je suis l'amie la plus vive ! la plus chau..... Ah ! vous verrez , vous verrez. — Je l'espere Madame.

Accorde à mon ouvrage un sourire flatteur.

Si l'Ouvrage vaut l'Epître , lui & l'Auteur le méritent bien.

C'est à toi , non aux Grands que mon cœur le dédie.

Pourquoi cela ? Quelle folie ! j'ai quelque crédit , j'en conviens ; mais que pourrai - je faire pour vous ? — Attendez , Ma dame,

Pourraient-ils ajouter à ma félicité ?

*Ma bouche sur la tienne a goûté l'ambroisie,
Tu m'aimes . . . je jouis de la divinité*

DÉDICATOIRE. j^a

Arrêtez, Monsieur l'Abbé, arrêtez. Ces trois derniers vers ne me vont pas du tout ; & jamais. — Il est vrai, Madame, que jusques ici ils ne disent pas vrai ; mais Apollon a le droit de prédire ; il ne tiendra qu'à vous de ne point démentir ses oracles ; & de couronner l'amour le plus pur, le plus vif ! — O ciel ! que me proposez-vous ? — Ah, Madame ! pour l'honneur de l'Épître : — Non ! — Auriez-vous la cruauté de m'obliger à en faire une autre. — Comme il vous plaira ; mais attendez-vous à la résistance la plus ferme — Je ne vous le conseille pas, Madame ; remarquez que je ne suis pas taillé en athlète. — Finissez, dit la dame, en profitant de l'avis qu'on lui donnait, & en ne se défendant que bien faiblement, finissez donc. — Tout à l'heure. Je n'ai

x *EPITRE DÉDICATOIRE.*

plusqu'un vers à effectuer. — Je
sonnerai mes femmes. — Vous le
pouvez, Madame, je les brave, je
suis un dieu; & l'Epître a dit vrai
d'un bout à l'autre. Adieu, Madame,
je fors pour revenir bien vîte mettre
à vos pieds l'hommage dont vous
êtes si digne,





E N V O I.

*L'ABBÉ va au Palais Royal.
Il est abordé par le Chevalier
de *** , jeune Mousquetaire ,
qui lui trouve un air heureux :
l'Abbé lui avoue que son air
n'en impose point , lui raconte
son aventure , & lui nomme
son Héroïne.*

*La Comtesse de *** , s'écrie
le Chevalier , je la connais , mon
ami ; je la connais , nous avons
été élevés ensemble. Un jour que*

xij E N V O I.

nous nous amusions à jouer à Colin-Maillard, nous nous trouvâmes cachés dans le même endroit. Je n'étais pas novice; quoique très-jeune j'associai à nos jeux l'Amour, qui pour rendre la partie plus piquante mit son bandeau sur les yeux de la Gouvernante de ma petite amie. De cette aventure la pauvre enfant fut malade pendant quelques mois : on publia qu'elle avait été inoculée; mais on ne dit point que j'étais le Docteur. Je me rappelle l'opération avec volupté, & je ne serais pas fâché de la réitérer. Que veux-tu mon ami? Je suis pour les Inocu,

E N V O I. ^{xiiij}

tateurs ! je tiens à leur système.

Il est aisé de te satisfaire ,
lui dit l'Abbé, voici mon La-
quais qui m'apporte la brochure
que j'ai promise à la Comtesse ;
charge-i'en, ne lui parle point
du présent que m'a valu mon
Epître ; pour prix de ta peine ,
tu pourrais bien obtenir la même
récompense. Oh! peste! la Dame
est magnifique. Il prit un crayon,
& mit sur la couverture du livre
ces mots.

» Une affaire indispensable
» m'empêche de remplir mes en-
» gagemens, on s'en charge pour
» moi «. Le Porteur vous dira
le reste.

xiv E N V O I.

Le Chevalier était en chenille, son Cabriolet l'attendait à la porte du jardin, il s'y précipite, recommande à son Laquais de ne pas le priver du plaisir de crier ga-a-a-re, vole, arrive, remet le livre, rappelle le jour heureux du Colin-Maillard, veut reprendre ses droits; sa bouche & sa main qui se trouvent en pays de connoissance font les progrès les plus rapides.

La Comtesse est estasiée, elle tombe des nues, dit-elle, de revoir le Chevalier, & de le revoir téméraire, de tendre & soumis qu'il était. Elle veut le punir par un petit soufflet; le

Chevalier savait qu'on doit baiser la main qui nous frappe , il le fit. Il savait qu'on doit rendre le bien pour le mal , il le fit. Il savait..... que ne savait-il pas ? Aussi ! que ne fit-il point ?

Finissez donc Monsieur le Chevalier , savez-vous que vous êtes d'une folie qui ne ressemble à rien ? Je ne veux pas sonner crainte de scandaliser mes Gens ; mais si jadis l'imprudence de ma Gouvernante , un moment de curiosité de ma part , beaucoup d'impudence de la vôtre , firent disparaître mon innocence , ne vous atten-

xvj E N V O I.

dez pas au même bonheur. — Je fais bien, Madame, que le Phénix seul renaît de sa cendre. — Vous ne m'entendez pas. Je veux dire que vous ne triompherez pas de moi. — Eh bien, Madame, je vous céderai les honneurs de la guerre. Il est des occasions où le vaincu cueille autant de lauriers que le vainqueur. — Quel homme ! il ne veut rien comprendre.

Les non, les si volent quelque tems dans l'appartement ; le livre que la belle tient encore tombe de ses mains, donne le signal du tendre combat, se perd quelque tems dans une

E N V O I. xvij

infinité de falbalas, & sort tout froissé de la tendre mêlée.

La Comtesse, très-lutinée, se préparait à gronder le Chevalier de son mieux; mais il était déjà dans l'antichambre. Elle le suivait en lui criant qu'il était un étourdi, qu'il ne lui avait pas expliqué ce que voulait dire l'Abbé par ce vers de Grécourt,

Le Porteur vous dira le reste.

Vous m'excuserez, Madame, lui répondit le Chevalier, du bas de l'escalier, j'ai rempli ma commission; vous savez tout; & pour aujourd'hui, le Porteur n'a plus rien à vous dire.



AVANT-PROPOS.

Du genre & de l'origine de l'Ouvrage.

LE Chevalier s'empresſa de joindre l'Abbé. Celui-ci étoit occupé à raconter ſon aventure au Préſident de Perſac : le Chevalier lui fait part de la ſienne. Oh , parbleu , s'écrie le Préſident, l'Abbé a été payé de la Dédicace , le Chevalier a tiré parti de l'Envoi ; je veux aller dire a la Comteſſe , ce qui a donné lieu à l'Ouvrage , &

AVANT-PROPOS. xix

l'orner d'un Avant-Propos de ma façon. J'ai vu quelquefois la Dame, je lui ai même une obligation essentielle; c'est-elle qui m'a conseillé de mettre de la Poudre à la Maréchalle: je lui ai demandé la permission de lui faire ma cour; je ne puis trouver un instant plus favorable. Il dit, il part, il arrive.

La Comtesse était à sa toilette occupée à sourire à celle de ses femmes qu'elle honorait de sa confiance, & à désespérer les autres. Le Président, après le premier compliment, apperçoit une Brochure presque ensevelie sous un tas de

xx AVANT-PROPOS.

rubans & de pompons : il demande ce que c'est. Un Ouvrage nouveau , lui dit-on , il est intitulé le *Soupé*. — Ah je le connais ; c'est l'histoire d'un Soupé délicieux que j'ai fait avec quelques filles à la mode , l'Auteur & un Mousquetaire de mes amis : ils sont aussi tous deux , de votre connaissance— : Oui , je les connais ; commecela ; assez superficiellement ; mais , vous me surprenez Président , quoi ! vous faites des soupers avec des Créatures , & vous l'avouez ? Voilà qui est monstrueux ! Hélas ! Madame , s'é-

AVANT-PROPOS. xxj

cria le Président , en pressant doucement les genoux de la Comtesse avec le sien , pour n'être pas apperçu de ses femmes , je suis bien excusable ! puisque je ne m'engage dans des parties semblables , que pour oublier une ingrate que j'aime , que j'adore & qui feint de ne pas voir tout l'amour qu'elle m'a inspiré. — Mauvaise excuse ! quand on est fait comme vous , on triomphe tôt-ou-tard à force de persévérance ; gardons cet entretien pour un autre temps : je sens que je vous gronderais de votre peu de délicatesse : je n'en-

xxij *AVANT-PROPOS.*

tends pas raison là-dessus : parlons de l'Ouvrage de l'Abbé ; oubliez qu'il est de votre ami ; dites-moi franchement ce que vous en pensez. Est-il passable ? L'Auteur a-t-il évité cette ennuyeuse simétrie , qui annonce les productions d'un Pédant ? Le fonds en est-il amusant , varié , c'est-à-dire décousu ? L'a-t-il parsemé de ces traits équivoques sur lesquels une femme décente peut à son choix glisser ou s'étendre en définitions ? Le stile en est-il rapide , inégal , négligé ; a-t-il , enfin , travaillé en homme du monde , & pour des gens d'une certaine façon ?

Madame ,

AVANT-PROPOS. xxiiij

Madame , dit gravement le Président , je crois pouvoir décider d'un ouvrage d'esprit : j'ai, dans ma tendre jeunesse, mis le Code & le Digeste en vers burlesques , & je lis toutes les Brochures du jour. Je vous assure que celle-ci aura le bonheur de vous plaire. Vous y reconnoîtrez l'empreinte de ce siècle agréable qui se moque des regles , & confond avec une gentillesse singuliere tous les genres, tous les styles. Vous louerez l'adresse avec laquelle l'Auteur a su prendre tous les tons ; celui du Conte , du Ro-

b

xxiv *AVANT-PROPOS.*
man, de la Pastorale, des petites Pièces Fugitives, du Poëme surtout ! voilà ce qui cause le plus mon admiration. Il ne faut pas disputer des goûts. Monsieur Turcaret trouve qu'une trompette marine fait tout l'agrément d'un concert, & jette dans une douce rêverie : je soutiens que la Poésie, ses portraits, son emphase, son entousiasme parent merveilleusement un ouvrage en prose. Enfin, vous verrez. Vous croyez peut-être que l'amitié m'aveugle ; je gage une discrétion, ma belle Dame, qu'après avoir

AVANT-PROPOS. xxv

lu cette Brochure, vous ne pourrez jamais me dire qu'elle espece d'ouvrage c'est.

Comment donc, s'écria la Comtesse, avec admiration, ce sera du délicieux! — Oui, du délicieux; c'est le mot. — D'honneur, je suis comblée que le petit Abbé ait du talent: l'on pourra du moins s'intéresser à lui. D'ailleurs la mort vient de m'enlever un Serin pour qui je veux qu'il fasse une Epitaphe; ma petite Chienne est en folie, & je le prierai de faire son Epithalame. Le champ est vaste! elle est charmante, ma petite Thisbé, & je la ma-

bij

xxvj *AVANT-PROPOS.*

rie à Pirame, le petit Toutou de la grande Marquise. Vous le connoissez? Mais il faut mettre le tems à profit, & pendant qu'on me coëffe soyez mon Lecteur. — Moi, Madame? — Oui vous. — Songez, dit le Président à demi voix, que vous me mettez dans le plus cruel embarras, nous trouverons des situations dont la peinture jointe à vos charmes, & à la passion violente que vous m'avez inspirée. . . . ne peuvent que me rendre l'homme le plus malheureux. . . . à moins que vos bontés. La Comtesse ne répondit rien,

AVANT-PROPOS. xxvij
remit en riant la Brochure entre les mains du Président, fit défendre sa porte, donna une gimbelette à sa Chienne, en la priant de ne point interrompre la lecture qu'on alloit faire; & le Lecteur, encouragé par un coup d'œil flateur, lut le Conte, le Roman, l'Histoire, le Poëme, enfin ce qui suit, & que vous appellerez comme il vous plaira.



bij

ANNALE ROYALES

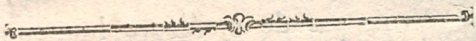
Faisant sa part le bloc, un en-
trés sous de l'édifice, il
de l'ordre la part, d'ordres
général de l'édifice, il
part de la part d'ordres
le l'édifice, d'ordres par un
de l'édifice, d'ordres
le l'édifice, d'ordres
de l'édifice, d'ordres
de l'édifice, d'ordres
de l'édifice, d'ordres

110





LE SOUPÉ.



CHAPITRE PREMIER.

Joli Soupé manqué.

Nous étions à la fin du mois d'Août. La chaleur excessive de la journée, & une aventure qui m'étoit arrivée la veille . me mettoient de fort mauvaise humeur ; j'étois insoutenable , & je me boudois moi-même.

Je ne savois pas trop si j'irois bâiller dans quelque'un de nos Spectacles , ou logner aux Thuilleries , quand je m'avisai de monter , pour me dis-

Biv

traire , chez le Chevalier de.....
jeune Mousquetaire , vif , enjoué , se-
millant , ne parlant jamais , comme
la plupart de ses camarades , de son
Major , ni des Ecuries de l'Hôtel ;
mais j'avois fort mal pris mon tems ,
il n'étoit pas de meilleure humeur
que moi , & j'arrivai fort à propos
pour les gens.

Ah ! mon ami , s'écria-t-il dès qu'il
m'apperçut , je suis inconsolable , —
Je le suis aussi ; mais qu'est-ce ? Au-
rois-tu perdu l'argent que tes parens
t'envoyoient pour acheter une Com-
pagnie de Cavalerie ? — Oui ; mais
ce n'est pas ce qui me chagrine. A
propos ; qu'as-tu toi-même ? Est-ce
qu'il ne seroit pas question du char-
mant Abbé à la premiere nomina-
tion ? — bon ! c'est bien ce qui m'in-
quiette. L'on fera tôt-ou-tard atten-
tion à mon mérite ; d'ailleurs je puis

attendre commodément, n'ai-je pas un bon bénéfice de hasard ?

Qu'appelles tu, me dit le Chevalier, en éclatant de rire, un bénéfice de hasard ? — C'est le cœur d'une prude qui, voulant arranger en secret les bienséances & ses plaisirs, nous donne la direction de ses affaires. — Ah ! fort bien ! je comprends. Songe que je suis Chevalier de Malthe, & que je puis posséder des bénéfices aussi bien que toi ; mais apprends moi enfin quel est le sujet de tes chagrins ? — Le voici ; prends part à mon infortune. Tu connois ma vieille Présidente ? Je l'ai fait voir a tous mes amis comme une curiosité. C'est bien l'antique la plus rare ! ennuyé du triste métier d'antiquaire, je voulus me distraire avec un morceau plus moderne que je lorgnai au Palais.

C'est une jeune Morchande tout-

B v

à-fait aimable. Ses yeux fripons disent aux passans : « Messieurs , si vous
 » voulez faire emplette d'un joli bi-
 » jou , entrez ici ; adressez-vous à
 » moi , & non à mon mari ».

Je l'aimai le premier jour que je l'a vis , le second je lui fis ma déclaration , le troisieme je lui écrivis un billet conçu en ces termes.

» Je fais , mon bel ange , que votre
 » mari doit passer la nuit à la Cam-
 » pagne : j'irai souper chez vous , si
 » je puis me débarrasser d'une vieille
 » folle qui m'excede à force de ten-
 » dresse. Je ne menerai avec moi que
 » l'amour , prenez soin de ne garder
 » auprès de vous que les grâces ».

J'écris ensuite à la Présidente qu'une migraine affreuse m'empêche d'aller chez elle. Je donne les deux lettres à mon Laquais. Admire mon malheur ! le butor s'enivre ; & comme

J'ai la prudence de ne mettre jamais d'adresse sur mes Epîtres amoureuses, il fait le quiproquo le plus impardonnable, & plus que suffisant pour le faire chasser, si je lui payois exactement ses gages.

La Présidente reçoit le premier billet, vient furieuse chez moi, m'accable de reproches; & dans le tems que je cherchois à m'excuser, la Marchande, alarmée sur ma santé par le billet que j'avois destiné à sa rivale, arrive, & me jette dans le plus grand embarras: conclusion, mon cher, l'intérêt l'emporta comme à son ordinaire sur l'amour. Je fus obligé de congédier Hébé pour traiter Cibelle; mais parbleu je m'en vengeai bien & je lui fis chère très mince.

Je partage tes chagrins, me dit le Chevalier; écoute, & tu conviendras que je suis aussi malheureux que toi.

Biv

CHAPITRE II.

Le Chevalier raconte comment il a manqué aussi un Soupé charmant. Tour de vieux Mousquetaire. Projet d'un Soupé plus heureux dans une petite maison.

J'ÉTOIS avant hier à l'amphithéâtre de l'Opéra ; fort ennuyé d'y voir des hommes qui faisoient des efforts inutiles pour ressembler à des monstres , & des petits monstres qui , malgré tout l'art imaginable , avoient à peine figure humaine , j'allois sortir , quand je vis paroître un ange sous l'habit d'une furie.

Je l'avouerei , mon cœur fût frappé. Quel dommage , m'écriai-je , qu'une si belle enfant profane ses belles main

en agitant la torche infernale ! & qu'elle doit avoir bien meilleure grace , lorsqu'elle joue avec le flambeau de l'amour !

Un de mes camarades qui étoit avec moi , s'aperçut de l'impression que la danseuse faisoit sur mon cœur ; il me quitta , & revenant au bout d'une demi-heure ; tranquile-toi , me dit-il , tu verras de près la beauté qui te charme. Le Duc de à qui elle appartient , ne va pas ce soir chez elle , j'ai obtenu la permission d'occuper sa place. A dix heures précises on portera chez la belle un Soupé fin , délicat , que je viens de faire ordonner. Nous humaniserons la Furie , & nous la lutinerons à notre tour.

J'eus seulement le tems d'embrasser mon ami , parce que la danseuse re-
paroissoit. La volupté dirigeoit ses

mouvements ; mon ame les suivoit tous , & mon imagination , perçant à travers les vêtemens de l'Euménide , me faisoit voir l'olympé caché sous la livrée des enfers.

■ Nous nous promettions tous les plaisirs des Dieux , quand le Duc de.... que nous ne connoissions pas , qui étoit derriere nous , & qui avoit entendu tous nos complots , fût bien trouver le moyen de les déranger. Il courut chercher celui de nos Officiers qui étoit de garde à ce Spectacle ; & nous montrant de loin , « Je » vous avertis , lui dit-il , que ces » deux jeunes gens ont formé le des- » sein de se couper la gorge en for- » tant d'ici : croyez-moi mettez-y » bon ordre en vous assurant d'eux » Eh , le bourreau ! c'étoit lui qui nous assassinoit.

■ Notre Officier remercia le Duc ,

obligea mon Camarade & moi de monter dans une voiture, nous ramena chacun chez nous, où il nous ordonna les arrêts jusqu'à nouvel ordre; & nous avons passé, en enrageant, cette même nuit que nous destinions aux délices.

Enfin, je pestois encore ce matin de grand cœur, quand j'ai vu entrer chez moi l'Officier qui nous avoit arrêtés. Il étoit avec mon Camarade; il nous a raconté la supercherie du Duc qui venoit de l'en instruire, en nous invitant tous trois à dîner. Cet aimable Seigneur nous a tant pressés de nous rendre à ses invitations le plus souvent qu'il nous seroit possible en échange du Soupé qu'il nous avoit escamoté, nous a priés avec tant de graces, d'excuser un tour de vieux Camarade, que nous avons plaisanté nous-mêmes sur notre avan-

ture. Cependant j'enrage ! voilà une nuit délicieuse que j'ai perdue.

Mon ami, dis-je au Chevalier, en l'embrassant avec transport, tu te montres digne de moi. Qu'il est beau de voir deux jeunes gens sentir le prix du temps, & gémir de le perdre ! C'est peu de nos regrets ; le Président de Persac m'attend, il brûle de faire connoissance avec toi, allons lui demander à souper dans sa petite Maison : je t'assure que demain le jour en paroissant ne nous fera pas rougir.



CHAPITRE III.

Preuves d'une vocation très-décidée pour la Robbe. Départ pour la petite Maison. Accidens sur la route. Avanture chez un Commissaire.

LE Chevalier accepta avec transport la partie que je lui proposois. Nous nous jettâmes dans son carosse : il salua fort poliment en sortant, tous les Créanciers qui assiégoient sa porte, & nous arrivâmes bientôt à celle du Président, où j'eus une dispute avec le Suisse qui ne vouloit pas me laisser entrer. Il prétendoit que son jeune maître étoit en méditation ; je lui dis un mot à l'oreille, il sourit, & nous montâmes.

Le Chevalier tâchoit envain d'ac-

corder le motif de notre visite avec
 la prétendue méditation du Président.
 Persac, à qui je fis remarquer son em-
 barras, lui parla ainsi ; „ Je me suis
 „ destiné toujours à la Robbe. Je
 „ puis dire, sans vanité, que la na-
 „ ture m'a visiblement formé pour
 „ cet état, puisqu'elle m'a donné un
 „ teint trop frais, trop délicat, pour
 „ résister aux fatigues de la guerre,
 „ & des cheveux si beaux, comme
 „ vous voyez, que ce seroit un meur-
 „ tre de les cacher dans une bourse,
 „ où sous un casque.

„ Mon pere, qui, par malheur,
 „ est un dévot à trente-six carats, me
 „ trouvoit un air trop dissipé, & re-
 „ fusoit de m'acheter une Charge.
 „ Une parente de ma mere, vieille,
 „ & dévote aussi par conséquent,
 „ qui loge avec nous, & de qui
 „ j'attends beaucoup de bien, refu-

» soit , par la même raison , de me
 » faire un état , quand le charmant
 » Abbé me donna le salutaire con-
 » seil de faire le Tartuffe. J'ai ob-
 » tenu tout ce que je désirois à
 » l'aide de ce personnage ridicule ,
 » que je ne joue que chez moi , &
 » dont je me dédommage amplement,
 » quand une fois j'ai pris l'effor. Ah !
 » vous verrez , vous verrez ce soir » .

Il alloit continuer , lorsqu'on an-
 nonça Monsieur de Saint Val. Bon !
 dit le Président , c'est un moraliste
 qui blâme sans cesse ma complai-
 sance pour les beautés à la mode ;
 j'ai envie de l'inviter à souper à la
 Campagne ; là , je mettrai à ses trouf-
 fes une petite Créature toute adora-
 ble , en le faisant tomber dans
 les foibleſſes qu'il me reproche , me
 mettra pour toujours à l'abri de ses
 ennuyeux sermons.

Nous applaudîmes tous à l'idée de Perfac : il donna tout bas ses ordres à son Valet de chambre ; Monsieur de Saint Val entra : le Soupé fût offert , accepté , & nous nous précipitâmes tous quatre dans le carosse du Chevalier , en ordonnant aux autres de nous suivre.

Nos chevaux alloient comme le vent , notre Cocher fraploit les Passans par l'énormité de ses moustaches , & la grandeur de son bouquet : les Laquais faisoient les mines les plus indécentes aux Filles de boutique : deux gros chiens qui couroient devant nous , étourdissoient la pauvre infanterie : enfin , tout annonçoit un équipage du bel air. Le Chevalier jouissoit des éloges prodigués à tous ses animaux , quand un maudit Fiacre s'embarassa dans nos roues , & fut fracassé dans la minute.

Un gros Moine, & un petit Abbé exrtémement joli qui étoient dans la voiture délabrée, furent mollement étendus dans la boue. Leur Phaéton veut se fâcher, le notre lui administre d'un air de dignité, une volée de coups de fouet; la Populace nous entoure, le Guet survient, & nous sommes forcés d'aller chez un Commissaire, qui fier de voir arriver si bonne Compagnie, prend tout de suite la morgue de son état.

Il demanda gravement au Religieux qui il étoit. Je suis, lui répondit l'homme au froc, Procureur-Général des & ce petit Abbé que vous voyez est mon neveu. Oh! comme il mentoit! on va le voir,



CHAPITRE IV.

Suite de l'aventure chez le Commissaire. Accident imprévu qui arrive au petit Abbé, Le Boulevard,

LE pédant, en robe, s'adressa ensuite à nous, & demanda notre nom, notre état. Nous le priâmes de nous dispenser de le dire ; nous offrîmes de payer largement tous les dommages que nous avons causés, & surtout ses peines, s'il vouloit nous renvoyer sans entrer dans un plus long détail : mais il insistoit d'un ton impertinent, quand le petit Abbé, qui avoit tenu son mouchoir sur ses yeux, bien plus pour se cacher, que pour essuyer ses larmes, poussa les hauts

cris, se renversa sur le plancher & accoucha.

Nous criâmes au miracle. La Femme du Commissaire, la Servante, le Laquais de la maison, le Clerc, les Soldats, tout s'empressoit de foulager l'accouchée en rabat. Le Commissaire même avoit pris un air compatissant, quand tout à coup il fit changer la scene.

Dieux ! s'écria-t-il, en examinant de plus près le faux Abbé, que vois-je ? C'est Manon ! la perfide ! qu'on la conduise à l'Hôpital.... Quel objet frappe mes yeux ! poursuivit d'un autre côté la femme du robin subalterne. Elle est avec le Pere****, elle n'est que trop coupable ! qu'on exécute vîte les ordres de mon mari.

Arrêtez ! cruels ! dit le Religieux, qui jusques-là avoit resté comme foudroyé, arrêtez, & respectez une in-

fortunée qui seroit moins criminelle aux yeux du Commissaire & de sa femme, si elle eût voulu écouter les propositions de l'un, & si l'autre ne l'accusoit pas de lui avoir enlevé mon cœur.

A ces mots la scene varia encore. Les deux époux qui étoient si bien d'intelligence pour accabler Manon, s'accablèrent eux-mêmes des reproches les plus sanglants. Perfide ! — volage ! — libertin ! — la ruine ! &c. . . .

Eh bien, oui, poursuivit fierement le Commissaire, en secouant son énorme perruque, & en apostrophant sa respectable épouse, j'ai suivi votre exemple. J'ignorois vos intrigues avec le Moine, mais je m'étois apperçu de vos complaisances pour le Clerc. — Et moi de celles que vous avez pour ma Cuisiniere. Vous
la

la chargez souvent d'une besogne dont je m'acquitterois aussi bien qu'elle.

Oh ! puisque la chose est ainsi , s'écria le Laquais , la Cuisiniere est grosse ; mais mon maître peut payer les frais de ses couches , ou la faire épouser à Monsieur le Sergent que voilà : toutes les fois qu'il amene ici quelqu'un , il lui fait la cour , il lui a même donné ce Perroquet , & ce n'est pas pour enfiler des perles Suffit je fais ce que je fais

Le bruit augmenta avec le nombre des intéressés. Le Perroquet , enchanté de se voir un des acteurs de l'avanture , répétoit en riant tous les mots qu'il entendoit ; ce qui faisoit un concert plaisamment ridicule.

Nous priâmes malignement Monsieur le Commissaire de nous expédier , & de dresser un procès-verbal

bien circonstancié de tout ce que nous avons entendu. Il nous envoya promener, nous le prîmes au mot; & nous volions vers la petite maison, lorsqu'en traversant le Boulevard, nous nous trouvâmes, sans nous en appercevoir, engagés dans la multitude des Carosses qui l'embellissoient ce jour là. Nous nous amusâmes quelques temps à considérer l'étourderie à cheval; le libertinage en robe de brocard; la coquetterie ensevelie sous le fard, les pompons, & les diamans; la moderne opulence insulter du haut d'un char traîné par six chevaux, à l'honnête pauvreté qui rampoit dans les allées des côtés: mais nous prîmes de l'humeur en voyant qu'il nous étoit impossible de rompre la file.

Une Bouquetiere s'accrocha à l'une de nos portieres, & fut d'abord très-

mal reçue ; cependant elle étoit si jolie , elle avoit une petite mine si friponne , elle présentoit sa marchandise de si bonne grace , & poliffoit si joliment , en nous l'offrant , que peu à peu nous nous humanisâmes. Nous chifonnâmes ses bouquets & son mouchoir , nous la priâmes de nous raconter les aventures des femmes qui nous entouroient : volontiers , nous dit-elle , je suis instruite , j'ai plus d'un talent , plus d'un commerce , & je commence.



CHAPITRE V.

La Bouquetiere raconte les aventures de plusieurs Nymphes du Boulevard.

VOYEZ VOUS cette Danseuse qui, pour faire croire qu'elle est toujours vive, sautille même dans son Vis-à-vis? Elle me boude; elle a raison. Je lui jouai, l'année dernière, un trait sanglant.

Un jeune Seigneur la vit, la trouva assez drôle, voulut l'avoir, chargea un demi-bel esprit, son complaisant, de l'a lui procurer; celui-ci me donna à son tour cette commission, & me mit de la partie quarrée.

Croiriez-vous que cette petite Princesse fut choquée de se trouver avec

moi ? Je lui représentai que s'il y avoit quelque différence entre nous, elle étoit à mon avantage, puisque je vendois journellement des fleurs qui n'étoient point fanées, & que personne ne s'étoit jamais plaint de leurs épines. Elle ne goûta pas mes raisons ; je voulus l'en punir, & j'agaçai si bien le Marquis, que je l'amenai au point de comparer mes charmes l'un après l'autre. Tout bien examiné, jeus le Marquis, le Complaissant lui resta ; je fus ramenée à la Ville, triomphante dans un char à six chevaux fringants comme moi ; & elle n'eut pour équipage qu'une brouette, à laquelle elle força le demibel esprit, si souvent mystifié, de servir de diligence.

Examinez la petite Joujou ; elle est toujours jolie, toujours courue ; cependant ses gens ne sont pas aussi

richement mis que l'année dernière. Son Carosse est moins brillant. Elle ne change plus de chevaux tous les mois : d'où vient cela ? Je le fais bien. C'est qu'elle a un coup de soleil pour un Cadet de Gascogne qui la ruine. Il est vrai qu'elle n'est pas fille à perdre d'un côté sans gagner de l'autre. Elle met tous les soirs sa bourse à côté de sa bougie de nuit, & permet à son amant de prendre deux louis toutes les fois qu'il lui donne une preuve sensible de sa tendresse. Ses amis ont beau lui dire qu'elle est la dupe du marché, que les habitans de la Garonne trichent à tous les jeux ; elle répond que les femmes s'embarassent fort peu d'être trompées, pourvu qu'elles le soient bien.

Ah ! ah ! la divine Raton n'a qu'une Remise. On voit bien qu'elle a perdu son cher oiseau, cet oiseau précieux

qui lui valoit quinze louis par jour ; & une bonne nuit. Vous riez ? Cet oiseau qui procure quinze louis par jour & une bonne nuit , vous fait faire des jugemens téméraires. Ecoutez-moi , & rougissez d'avoir eu mauvaise opinion de votre prochain.

Raton avoit un Perroquet superbe & très-bien instruit , puisqu'il possédoit le jargon des couliffes. Un jour que la Raton étoit pressée d'avoir de l'argent , elle s'avisa de faire une loterie de son cher Perroquet. Il est estimé quinze louis ; le sort décide en faveur d'un jeune Abbé qui , trop poli pour vouloir profiter tout seul de son bonheur , offrit de rendre le Perroquet à des conditions si honnêtes quelles furent bientôt acceptées. On prit goût aux loteries. On en fit régulièrement tous les jours qui eurent le même succès ; mais

hélas ! l'inconstante fortune accorda le Perroquet à un vieux Officier que la Raton avoit souvent raillé sur son âge. Il sauta avec empressement sur l'animal ; & lui tordant le col , il l'apporta à notre Héroïne, en lui disant malignement , « Mademoiselle ,
 » je vous le remets dans un piteux
 » état ; mais à mon âge cela ne peut
 » guere être autrement. J'espère
 » que vous ne m'en voudrez point ;
 » je suis bien plus à plaindre que
 » vous ».

Autres faiseuses de loterie ! voyez-vous ces deux figures plâtrées qui remplissent de leur rotondité cette énorme Berline. Elles étoient , l'Eté dernier , à Rouen , où elles annoncèrent que , lassées de leurs diamans , elles vouloient en faire une loterie. Leurs Adorateurs s'empressent de prendre les billets. Elles touchent

l'argent, remettent le jugement du sort au lendemain, partent dans la nuit, & laissent une lettre circulaire conçue en ces termes: » Nous nous
 » sommes enfermées seules dans notre
 » appartement; nous avons tiré la
 » loterie; ma sœur a gagné les deux
 » coliers, moi les boucles d'oreille
 » & les sultanes. Nous sommes heu-
 » reuses comme vous voyez. Adieu ».

Bon! j'apperçois la Baronne de.... avec son mari; c'est moi qui les ai reconciliés. Je fais quelquefois des bonnes œuvres, comme vous voyez; témoin celle-ci.

La Baronne vivoit depuis long-tems avec son mari comme s'ils eussent été séparés. Elle n'est pas femme à souffrir patiamment les ennuis du veuvage. Elle me confia ses chagrins, & me pria de lui prêter ma maison pour y voir décemment ses consola-

tetirs. J'y consentis. Je la servis avec tout le zele, toute la discrétion possibles, croyant qu'elle proportionneroit la récompense aux services; point du tout! La Baronne qui avoit la futureur des jeunes gens, & qui par conséquent étoit chargée des frais, ne me donnoit qu'un louis par semaine. Je fus piquée. Je résolus de m'en venger: voici comment.

Un jour que la Dame attendoit compagnie chez moi, je courus chez son mari; je lui dis qu'une femme jeune, jolie, folle de lui, l'attendoit dans ma maison; il couroit les aventures; celle que je lui proposois ne l'effaroucha pas; il vola, & trouva sa digne femme. Furieux, égaré, ne se possédant pas, il l'accabla de reprocher; & alloit peut-être faire pis, quand l'adroite femelle, tirant tout à coup un grand mouchoir, s'écria

en sanglotant , « Trop cher & trop
 » perfide époux ! me voilà donc bien
 » certaine des infidélités que tes froi-
 » deurs ne m'annonçoient que trop ;
 » j'en mourrai ! n'importe ? Je suis
 » enchantée d'avoir recours à cette
 » ruse pour me convaincre entière-
 » ment de mon malheur , & me hâ-
 » ter de quitter une vie à laquelle
 » rien ne peut désormais m'attacher ,
 » puisque je perds le cœur du seul
 » objet que j'adore » .

A ces mots elle se renverse sur un
 Canapé , sa gorge s'enfle , ses mem-
 bres se roidissent , ses dents serrées ne
 laissent échapper avec peine que quel-
 ques cris plaintifs , elle reste enfin
 sans mouvement .

J'avoue que j'aurois été la dupe
 de l'évanouissement si , pour me met-
 tre dans ses intérêts , la belle pâmée
 n'eût glissé dans mes mains un dia-

mant de prix. Alors mon zele pour elle se ranima. J'accablai de reproches le mari qui , pénétré d'amour, de respect, de reconnoissance, se jetta aux pieds de sa femme pour lui demander pardon de ses égaremens & de ses infidélités. Je crus qu'il étoit tems de me retirer. Je regardai à travers la porte , je vis le Baron signer la paix , & jurer que la Baronne étoit la plus vertueuse , la plus respectable des femmes, sur ce même Canapé qui avoit été si souvent témoin du contraire.

A peine l'histoire de la Baronne étoit-elle finie , que cette Dame fallua Persac ; il en rougit , en nous avouant qu'elle étoit sa cousine. Le Chevalier le persifla tant sur sa rougeur déplacée , que la Bouquetiere nous proposa de l'en punir, en nous faisant part d'une aventure qui lui

étoit arrivée avec une femme qu'elle nous montra dans un Carosse. Le Chevalier le lui défendit. Nous l'en priâmes au contraire, & elle nous satisfit.



CHAPITRE VI.

*Le nouveau Débarqué. La fausse
Généreuse. Le faux Mylord.*

REMARQUEZ bien notre Hé-
roïne , nous dit la Bouquetiere ;
examinez comme elle porte fierement
sa tête , comme elle fait se donner
un air de grandeur M. le Cheva-
lier, encore jeune , nouvellement dé-
barqué , & novice , puisqu'il faut tran-
cher le mot , la vit à cette même
promenade , la trouva charmante ,
divine , adorable ; mais ébloui par le
brillant de son Carosse , par la quan-
tité de ses diamans , il la prit tout
au moins pour une Duchesse , &
n'osa la lorgner qu'à la dérobee.

La Dame , qui s'aperçut de sa

bonne fortune , encouragea le Chevalier en le regardant à la faveur de son éventail ; le second jour , elle lui fourit ; le troisieme , elle accepta un bouquet que je fus chargée d'apporter à sa portiere ; le quatrieme , elle lui permit de monter dans son Carrosse pour le remercier , & lui fournir l'occasion de déclarer sa passion ; le cinquieme , elle avoua que née avec un cœur tendre , elle n'avoit pû résister aux regards pleins de flamme du Chevalier ; qu'elle s'étoit informée de sa naissance , de ses mœurs , qu'elle en étoit assez contente ; mais que n'étant pas de ces femmes frivoles qui forment un engagement en l'air , elle veut éprouver son Amant avant de se faire connoître. Le sixieme jour , elle demande du tabac au Chevalier ; se récrie sur la petitesse de sa boîte ,

& lui en offre une magnifique qu'il ne veut point accepter.

Enhardie par ce refus, la Dame présente une montre superbe qu'on refuse aussi très-poliment. Il est délicieux, s'écria-t-elle ! est-ce qu'on fait des façons pour des miseres semblables quand on s'aime ? vous verrez que si j'avois fantaisie d'un des bijoux du Chevalier, il feroit le cruel. — Ah, Madame ! que ne suis-je assez heureux pour avoir quelque chose qui pût vous plaire. — Vous seriez enchanté de m'obliger, n'est-ce pas ? Eh bien ! je veux vous procurer ce plaisir. Mes femmes ont oublié de mettre de l'or dans ma bourse, je dois aller jouer, prêtez-moi cinquante louis jusqu'à demain. Quoi ! tout de bon ? Il ne se fait pas prier ? Il est tout a fait charmant ! je les accepte. Adieu, mon

cher Chevalier , à demain. Je vois bien qu'il faudra finir par être reconnoissante , & que la belle résistance que j'avois projetée n'ira pas à la huitaine. Eh bien ; voilà les femmes.

Je voudrois pouvoir vous peindre la joie , l'entouffiasme du Chevalier ; il se figura que les cinquante louis avoient été empruntés pour l'éprouver. Il invita à souper ses amis , & ses moindres connoiffances, pour leur dire qu'il avoit fait la conquête la plus brillante. Il ne dort pas. Il épuifa toutes les reffources de la parure , & vola au rendez-vous où la Dame le reçut avec des grands éclats de rire.

Avoue , mon roi , lui dit-elle , que j'ai tout l'air d'une femme de qualité. Il est vrai que je fuis six mois de l'année dans mes terres ; ici , je fuis ce qu'on appelle une fille. J'ai

un caprice pour toi, viens ce soir à minuit dans telle rue, telle porte cochere, tel étage, m'apporter la quittance de ma dette; je veux m'en acquiter dans les bras du plaisir.

○ Pour cette fois, le Chevalier, devenu tout-à-coup plus discret, se garda bien de réunir ses amis pour leur faire part de la suite de son aventure. Ce ne fut qu'après bien des réflexions qu'il se détermina à la raconter à l'un de ses parens, & à le prier de l'aider à rattrapper son argent. Celui-ci y consentit & en vint heureusement à bout; voici comment.

○ Il se para magnifiquement, monta dans un Carosse superbe, & vola au Boulevard. Voir la Dame, la lorgner, lui sourire, lui envoyer des bouquets, lui faire demander la permission d'entrer dans son Carosse, l'obtenir, ce fut pour lui l'affaire de deux jours.

Notre avanturiere s'emprefsa d'affecter une prodigalité qui l'avoit enrichie. Elle présenta la Boëce & la Montre qu'elle avoit offerte au Chevalier, y joignit un Flacon superbe, en faveur de l'accent Anglois que le faux Amant avoit pris; mais elle ne fut pas peu surprise, quand au lieu de faire cette belle résistance à laquelle elle s'étoit attendue, le Mylord empocha ses bijoux, & jura, en très-bon François, de les garder jusqu'à ce qu'elle eût rendu les cinquante louis qu'elle avoit empruntés à son cousin. La fausse Généreuse eut beau avoir recours aux mines, aux agaceries; il fallut financer: & elle jura, sur sa bourse, de n'avoir désormais pas même l'ombre de la générosité.

Le Président prit sa revanche, persifla le Chevalier, qui avoua de bonne-

foi avoir été très-novice en arrivant à Paris; & la Bouquetiere continua.

Admirez, je vous prie, la vanité de Rosette, qui me regarde par dessus l'épaule parce qu'elle a un Carosse, des gens, & des diamans. Ignoret-elle que je suis dans l'âge de plaire, & qu'elle commence à vieillir? Il ne me faut qu'un bon moment pour devenir opulente? Un mauvais quart-d'heure peut au contraire culbuter sa fortune, changer son Carosse en tonneau, & lui faire reprendre le titre modeste de Ravaudeuse. Les filles ne brillent pas long-tems, & ressemblent tout à fait aux fleurs que je porte. On les a cultivées avec soin pour les vendre: un manant les a cueillies: aujourd'hui un petit Maître les payera beaucoup plus cher qu'elles ne valent: demain, graces aux soins qu'on aura pris pour leur conserver

un reste de fraîcheur , elles passeront dans les mains d'un Valet de chambre : après demain elles seront jettées dans la rue , & deviendront le partage de la canaille.

La morale de la Bouquetiere nous amusait assez ; mais notre Cocher trouva le secret de se débarrasser de la foule , nous payâmes largement l'historien femelle du Boulevard , & nous arrivâmes en riant à la petite Maison. L'on verra dans le Chapitre suivant quelles personnes nous y attendoient.



 CHAPITRE VII.

*La petite Maison Le Bain
Agréable surprise.*

LA petite Maison de Perfac est charmante. Les appartemens en sont très-bien distribués; tous les meubles y affichent la volupté. On sent en mettant le pied dans ce séjour enchanté, que c'est le temple du plaisir, & l'on est dévoré du desir d'y sacrifier, dût-on y servir de victime.

Un parterre simple, mais bien destiné, charme l'odorat & les yeux par la diversité des fleurs dont il est orné. Zéphyre y trouve Flore plus belle que par-tout ailleurs, aussi y soupire-t-il plus agréablement.

Deux petits bois toufus bornent

agréablement la vue , & s'opposent aux regards curieux des voisins. Ils semblent annoncer par leur obscurité qu'ils sont destinés aux plus mystérieux des sacrifices. Nous nous enfonçâmes dans celui que nous trouvâmes sur notre droite ; il recéloit un Bassin dont l'eau étoit si claire qu'elle répétoit jusqu'aux plus petites feuilles des arbres qui l'entouroient.

» Amis, s'écria le Président, le soleil
 » va se précipiter dans l'onde, imi-
 » tons le : peut-être chacun de nous
 » trouvera-t-il une Thétis qui le re-
 » cevra dans son sein «.

Le sévère M. de Saint Val goûtoit beaucoup notre partie, il en faisoit l'éloge quand une tente, placée à l'extrémité du bassin, frappa ses regards. Il s'informa de l'usage auquel elle étoit destinée ; c'est, lui dit Perjac, une conserve où sont renfermés

des Poissons très - délicats : j'espere vous en faire goûter. Ils sont si peu difficiles à prendre , qu'ils courent souvent après le pêcheur , & viennent mordre à l'hameçon jusques dans la main,

A peine avoit-il fini de parler , que nous entendîmes donner du cor. Nous tressaillîmes tous sans savoir pourquoi. La tente disparut , & nous laissa voir quatre jeunes beautés dont les charmes à demi cachés dans londe , changerent le bain en bassin de feu.

L'une de ces belles étoit une grande brune , qui en imposoit par son air majestueux ; aussi représentoit-elle Diane dans son bain. Elle étoit taillée en Sabine , & non en Grace ; mais ses attraits , quoiqu'en gros volume , ne faisoient pas moins desirer

à tous ceux qui la voyoient de jouer avec elle le rôle d'Endimion.

Les trois Nymphes, qui s'empressoient à servir la Diane, offroient des charmes plus délicats, plus mignons, faisoient contraster, avec son air de grandeur, leurs mines enfantines, & partagoient nos hommages.

Quelle fut la surprise du Chevalier & la mienne, quand nous reconnûmes lui sa Danseuse, & moi ma petite Marchande? Nous volions à elles; la Diane, nous arrêtant :
 « Téméraires, nous dit-elle, ignorés
 » vous l'histoire d'Actéon? Vous ap-
 » prendrez comme je punis les au-
 » dacieux : bien-tôt les cornes vont
 » pousser de toutes parts ». Elle nous jetta en même-tems de l'eau avec ses belles mains, de si bonne grace, que nous nous apperçûmes bien vîte de la métamorphose.

D

Un éclat de rire presque général
 mit fin au sérieux qu'affectoient nos
 divinités. « Je connois mieux la
 » Mithologie que mon Code, leur
 » dit le Président, la Nymphe des
 » bois ne métamorphosa Actéon en
 » cerf que parce qu'il eut l'incivilité
 » de fuir après avoir contemplé tous
 » ses charmes: ce sont de ces torts
 » que les beautés célestes pardonnent
 » aussi peu que les terrestres. Vous
 » voyez que nous sommes plus polis,
 » traitez-nous plus favorablement.
 » Les Déeses tinrent conseil. Le ré-
 » sultat fut que la divinité leur se-
 » roit à charge si le plaisir de s'hu-
 » maniser leur étoit défendu; &
 » elles nous tendirent les bras ».



CHAPITRE VIII.

L'attrait du plaisir. Triomphe de la philosophie de Saint Val. On sort du Bain.

L'ATTITUDE de M. de Saint Val étoit extrêmement comique. Il avoit resté immobile depuis l'apparition des Nymphes, les yeux attachés sur elles, & la bouche à demi ouverte, comme pour respirer la volupté, ou laisser exaler le feu qui le dévoroit.

Il s'aperçut, mais trop tard, que Perfec lui avoit tendu un piège. Une mauvaise honte l'empêchant de céder, alloit lui faire prendre la fuite, quand le plaisir vint à combattre cette rivale qui, toute foible qu'elle est, ne laisse pas de lui enlever quelques

sujets ; le plaisir se peignit des couleurs les plus vives dans les yeux de ses Prêtresses ; il soupira , il fourit sur leur bouche ; il palpita sur leur sein.

Les feuilles des arbres sembloient, en s'agitant , répéter plaisir ! plaisir ! le ruisseau qui enrichissoit notre bain de ses tributs , paroissoit en tombant de cascade en cascade , peindre le plaisir aux rives fleuries qu'il arrosoit ; l'air qui nous entourait étoit le plaisir lui-même. Enfin M. de Saint Val céda de bonne grace. Il vola comme nous pour couvrir de mille baisers mille charmes différens. Et le desir, vint son sceptre à la main , achever de bannir tous ses scrupules.

Une Coquette bien adroite , est une enchanteresse qui fait se varier , qui fait sans cesse éprouver des nouveaux desirs ; tendre , passionnée, em-

portée, voluptueuse, elle réunit les charmes de toutes les femmes; & l'on croit toujours la voir pour la première fois. Telles étoient nos belles.

Nouveaux Protées, elles prirent dans un instant cent formes différentes. La dernière nous paroissoit toujours plus séduisante. Elles eurent vingt caprices; tous tournerent au profit de l'amour.

Tantôt douces, complaisantes, c'étoient des tendres tourterelles qui frémissioient doucement de plaisir à l'approche de leur compagne. Tantôt fieres & sévères, elles nous déroboient malignement les trois quarts de leurs charmes en troublant l'eau; mais peu à peu l'onde devenoit plus claire qu'un cristal, & les trésors qu'elle avoit quelques tems cachés, nous paroissoient plus précieux.

La Diane & ses Nymphes nous obligerent à nous éloigner. Elles se parerent de robes de taffetas rose, chaufferent des brodequins de la même couleur, chargerent leurs épaules d'un léger carquois, & disparurent en nous décochant quelques flèches, les plus dangereuses ne par-
toient pas de leurs mains.

Nous cherchâmes vainement nos habits. Nous fûmes obligés de composer aussi notre parure avec des robes, des brodequins, des carquois que nous trouvâmes sous notre main, & nous courûmes après nos fugitives, bien certains de ne pas tarder à les rejoindre. L'amour devoit ralentir leur course, & précipiter la nôtre.

Elles étoient cachées en embuscade à l'entrée du bois. Dès que nous parûmes elles nous agacerent en nous jettant des fleurs à la tête,

& dirigerent leur course vers le Labyrinthé pratiqué dans le second bosquet : on devine assez qu'elles avoient dessein de nous y attirer.

†



Div

CHAPITRE IX.

*Le Labirinte Plaisante façon
de jouer la Comédie.... On soupe....
Nouveau plan d'amusement.*

NOUVEAUX Thésées, nous nous enfonçâmes dans le Labirinte. Nos Arianes qui avoient projeté de s'y perdre avec nous, se garderent bien de nous faire présent d'un peloton de fil. Le milieu de ce dédale forme un salon de charmille. Tout autour sont pratiqués des petits cabinets parés d'un seul sofa de gazon, & d'une tapisserie de chevre-feuil entrelacée avec du jasmin & des roses.

Nos beautés prirent dans ce séjour charmant, un air plus mutin, plus

agaçant. Elles se jetterent d'elles-mêmes sur l'herbe fleurie qui, en se relevant autour d'elles, sembloit nous cacher leurs charmes exprès pour nous inspirer le désir de l'écartier, & de nous venger en la foulant voluptueusement.

Déjà la plus vive impatience animoit nos regards & nos gestes, quand la Diane proposa de jouer au Corbillion. L'idée nous parut extravagante, les Nymphes la trouverent divine, il fallut ceder à ce nouveau caprice; heureusement deux rimes, tout au plus, leur étoient familières; elles eurent bientôt épuisé leurs gages. Persac fut d'une voix unanime élu Juge. On le couronna de fleurs; & prenant l'air & le ton qui convenoit à sa dignité, il ordonna à chacune de ses clientes de se choisir un second pour aller méditer avec lui dans

D v.

un des cabinets de chevre-feuil.

La pénitence n'étoit pas désagréable, aussi fut-elle acceptée, & exécutée de très-bonne grace. La Diane s'empara de Persac. La Danseuse qui avoit triomphé de Saint Val, voulut jouir de sa victoire, au grand regret du Chevalier. Je riois de son dépit, quand ma petite Marchande le vengea, en lui donnant la préférence sur moi. Je me consolai bientôt avec Mademoiselle Sophie, fort jolie Actrice de Province, qui me fit l'honneur de me choisir pour jouer un rôle tendre avec elle.

Sophie me fit voir qu'elle est pour le moins aussi bonne Actrice sur le gazon que sur les planches. Oh ! qu'elle a les gestes beaux ! que son coup-d'œil est expressif ! qu'elle sent bien le rôle qu'elle joue ! qu'elle fait bien enfin donner de l'ame à la passion !

La **toile** se leva , & me laissa voir une **décoration**, dont le fond blanc, mais **légerement** chamarré de rouge, de bleu, & **d'un** noir d'ébene, frappoit non-seulement la vue, mais tous les autres sens.

Ma bouche ouvrit la Scene, & en joua une des plus agréables, qui servit de prologue. Sophie me proposa de représenter Zaïre, j'applaudis à son choix. Je crois être Orofmane. Je mets ma vie & mon Sceptre aux pieds de Zaïre; mais bientôt ma tendresse se change en fureur: je me précipite vers mon amante: le poignard brille à ses yeux, pour disparoître dans son sein: elle s'écrie je me meurs; je deviens furieux, ... je m'agite, ... je verse un torrent de larmes amoureuses, ... & je meurs à mon tour.

Nous donnâmes un peu de relâche

D vj

au Théâtre ; mais il fut court. L'Actrice , exacte sur les usages , voulut jouer une seconde Pièce ; elle choisit l'oracle , pour avoir le plaisir de caresser Charmant , & de le ramener en laisse sur la Scene.

Echo , ne répéta pendant quelques tems que des tendres soupirs , & des mots consacrés au plaisir ; mais sur un ton d'élégie , & d'un air à nous faire comprendre qu'elle vouloit beaucoup de mal à Narcisse de ne lui avoir pas appris un langage aussi doux.

Après la Comédie , l'on va souper ordinairement ; nous gagnâmes un Sallon où l'on avoit déjà mis sur table un Souper digne des Dieux. Quatre petits Laquais vêtus en Ganimes nous servirent , & nos compagnes n'en furent pas jalouses. Elles avoient des preuves de notre bon goût.

Quand des mets délicats eurent apaisé notre appétit, quand des vins délicieux eurent un peu ranimé notre vivacité, nous admirâmes le Salon où nous étions ; il étoit quarré ; quatre glaces couvroient les façades, & une cinquième formoit le plafond : de sorte que les fruits montés, les fleurs, dont les corbeilles étoient ornées, les bougies, & nos vêtemens se multipliant à l'infini, faisoient le spectacle le plus agréable.

Le champagne grimpa au cerveau de nos compagnes ; elles nous dirent mille folies ; nommerent tous les hommes, toutes les femmes de la Cour, de la Ville avec qui elles avoient fait des parties. Cependant la conversation alloit languir, quand la Danseuse imagina de la ranimer, en racontant chacun à notre tour la façon dont nous avions vendu, donné, ou laissé prendre nos prémices.

(56)

Dans ce moment nous ne pouvions mieux faire. Nous renvoyâmes nos gens, & la Diane commença ainsi.



 CHAPITRE X.

La vertu de la Diane court des grands risques On l'attaque Elle combat Trait d'avarice de son Oncle.

JE dois le jour à d'honnêtes Normands. A peine avois-je dix ans, que ma virginité courut des grands dangers; voici comment. On m'envoyoit à l'école chez une bonne femme. Un vieux libertin qui logeoit dans sa maison, se sentit rajeunir en voyant continuellement passer devant sa porte une infinité de petites filles. Il imagina d'en attirer quelqu'une chez lui; pour cet effet, il fit sur l'escalier une traînée de dragées, qui continuoit jusques dans son appartement.

J'étois passablement gourmande. Je trouvois une praline , je la devo-rois. Je courus à une seconde , une troisiéme , & insensiblement l'appas me conduisit jusques dans l'ancre du Satyre , qui ferma aussi-tôt sa porte & m'emporta sur son lit. Je crus qu'il vouloit me donner le fouet , pour me punir de ma gourmandise. Je pleurois , je criois , j'allarmois la mai-son , & l'on vint arracher la colom-be innocente d'entre les griffes du vautour. Autant que je puis m'en souvenir , il étoit tems.

Cette aventure , à laquelle je ré-flechissois en grandissant , me donna de l'aversion pour tous les hommes. Je touchois à ma vingtiéme année , & je n'avois pas encore prêté l'oreille à la plus petite douceur. Un de ces papillons , qu'on distingue des au-tres par un petit collet , me trouva

charmante , divine ; il me fit d'un ton doucereux les propositions les plus impertinentes ; mais la Déesse qu'il encensoit , le repoussa bien loin de ses Autels.

Un Adonis en robe , étala ensuite près de moi tout son mérite , c'est-à-dire celui que son Baigneur , sa Bouquetiere & son Parfumeur lui donnoient. Ce fut en vain. Il ne peut jamais se mettre en bonne odeur auprès de la cruelle.

Un jeune Mars se laissa encore vaincre par mes charmes. Il faisoit tous les jours défilér son Régiment sous mes fenêtres , dans l'espoir d'être mon vainqueur à son tour. Mon cœur n'en devint pas plus martial. Bien loin de m'engager au plus petit combat , à la moindre escarmouche ; les armes du Colonel me firent toujours peur.

Enfin , les maris me citoient à leurs femmes , les peres à leurs filles. J'étois ce qu'on appelle un dragon de vertu. Mais hélas ! ma fortune m'apprit , en se délabrant , combien il est difficile d'être indigente & vertueuse. Mon pere & ma mere moururent , & ne me laisserent pour tout bien qu'un procès , dont le succès devoit pour toujours décider mon fort. Je le perdis ce malheureux procès ; & je fais , à n'en pouvoir douter , que le second de mes adorateurs n'y avoit pas peu contribué. On n'est pas impunément plaideuse & cruelle.

Une seule ressource me restoit. J'avois un Oncle Curé à quelques lieues de la Ville. Je lui écrivis une lettre fort touchante , pour lui peindre ma situation , & les dangers que couroit ma vertu ; je lui marquois que mon dessein étoit de m'entrete-

nir honnêtement avec l'ouvrage de mes mains. Je finissois par le prier de me prêter cinquante pistoles, qui m'étoient absolument nécessaires pour mille petites avances.

Mon Oncle reçut mon commissionnaire avec des grandes démonstrations de joie, jura mille fois qu'il voudroit pouvoir trouver l'occasion de m'être utile; prit la lettre avec empressement, & la dévora; mais quand il fut à l'article essentiel, son visage s'allongea, son front se rida, son air gracieux disparut, il frotta souvent ses lunettes, & eut recours, pour éluder ma demande, à l'expédient le plus ridicule dont un avare puisse s'aviser.

Il substitua, en lisant ma lettre, le mot de *pistolets* à celui de *pistoles*. Son Vicaire, son Clerc, sa Gouvernante même, se récriant sur la

singularité de l'idée, eurent beau lui
 dire que je lui demandois cinquante
 pistoles, qu'il n'y avoit pas moyen
 de s'y méprendre, que le mot *pisto-*
les étoit écrit bien lisiblement, &
 mieux orthographié que le reste de
 la lettre; il se fâcha, il leur soutint
 qu'ils ne voyoient pas clair; &
 poussant mon commissionnaire par
 les épaules: » Mon ami, lui dit-il,
 » d'un grand sérieux, il faut que ma
 » Nièce ait perdu l'esprit, pour ima-
 » giner de m'emprunter cinquante
 » pistolets. A moi? à un Prêtre? Elle
 » ignore sans doute que nos Supé-
 » rieurs nous défendent les armes à
 » feu. Adieu, va vite lui dire que
 » je suis bien fâché de la refuser,
 » je ne puis lui offrir qu'une vieille
 » carabine rouillée qui n'a pas tiré
 » depuis trente ans.

CHAPITRE XI.

La Diane cede. Fin de son Histoire.

Commencement d'une autre.

LA réponse de mon Oncle , dit la Diane , me jetta dans un découragement toujours fatal à la vertu. Une fille entretenue que j'avois regardée jusques-là comme la plus vile des créatures , ne me parut plus qu'une infortunée qui , n'ayant pas assez de force pour résister au dédain dont on accable la pauvreté , se sacrifie à l'orgueil de son siècle.

Que les hommes sont injustes , me disois je ! Si l'on pardonne aux femmes qui cèdent à l'amour , au desir , à l'attrait du plaisir , même à la simple curiosité ; combien d'indulgence

ne doit on pas aux malheureuses qui, avec les mêmes raisons pour faire un faux pas, sont encore entraînés dans leur chute par le poids de la misere; leurs besoins multipliés les rendent bien plus excusables.

Chaque bijou, chaque parure que je voyois à nos beautés à la mode, me faisoient dédaigner la vertu qui ne donne point, & applaudir au vice qui les prodigue.

Mon cœur étoit dans cette situation critique, quand un vieux usurier qui, de derrière un carosse avoit sauté dedans, en évitant adroitement la roue, me vit à ma fenêtre, & dit en frappant sur son énorme ventre: Voilà une poulette de qui je serai bientôt le renard. Il met en conséquence dans ses poches tous les bijoux que leurs premiers maîtres n'avoient pas retirés au tems pres-

crit, & monte chez moi en me disant : « Mademoiselle, j'ai calculé » vos attraits, il valent tout au » monde, ou Barême est faux. Je » viens vous prier de m'en ceder la » jouissance. Je vous donnerai de » bons nantissemens, & vous payerai un gros intérêt.

Mon premier mouvement fut de rire à gorge déployée de la masse énorme, de l'air ignoble & stupide de mon nouvel amant ; mais, en gesticulant, il étala un diamant superbe, & je lui trouvois la main bien dessinée ; du moins l'avoit-il bonne, le Public en favoit quelque chose.

Il tira successivement de sa poche plusieurs montres, un écrin bien garni ; ses manieres me parurent nobles & distinguées.

Il m'offrit brusquement la moitié de sa fortune ; son esprit me frappa par sa solidité.

L'on fait que les bijoux font sur les femmes l'effet de la tête de Méduse. Je me trompe ! la tête de la Gorgone métamorphosoit en pierre, & les bijoux attendrissent, au contraire, les cœurs de rocher. Enfin, que ma comparaison soit juste ou non, la bague, les montres, & surtout l'écrin me changerent prodigieusement. Ma bouche accoutumée à dire toujours, non, ne prononça plus ce mot devant mon adorateur, crainte de scandaliser son opulence, ou le fit sur un ton qui vouloit dire oui.

Mes bras, qui avoient toujours sévèrement repoussé un téméraire, me trahirent jusqu'au point d'embrasser amoureusement le favori de Plutus, qui devint bientôt celui de l'Amour : quand on a la protection du premier, on est toujours fêté sur les terres de l'autre.

Conclusion :

Conclusion : nous fîmes le nouveau Midas & moi un échange de nos bijoux ; & sûrement je gagnai au marché, puisqu'au bout de quelques minutes tous me restèrent.

Nous félicitâmes l'Héroïne de l'histoire, sur la perte de son procès. Persac demanda silence. J'étois, nous dit-il, dans ma seizième année. Mon Précepteur s'étoit retiré avec un indult, & je cherchois à profiter de ma liberté ; mais avec qui ? Les femmes de ma mere n'étoient pas jolies, & ses amies étoient presque toutes vieilles.

La seule Madame d'Arfinoé me paroissoit digne de mes attentions ; elle étoit parvenue à cet âge où les femmes plus belles que jolies sont plus dangereuses pour un jeune homme ; son air de fraîcheur, son embonpoint me séduisoient. Mon

E

cœur impatient sembloit vouloir m'échaper toutes les fois que je la voyois. Je l'adorois; mais comment oser le lui dire? Elle ne mettoit point de rouge, on ne la voyoit pas au Spectacle, au Bal, sur les Boulevards, au Waux-Hall. Elle n'avoit plus la fureur des grands Laquais; elle étoit dévote enfin! & joignoit à cette réputation celle d'adorer son mari.

Un jour, comme je rêvois au malheur que j'avois eu de m'attacher précisément à la femme la plus vertueuse, la plus rigide sur ses devoirs, ma sœur entra dans mon appartement avec cet air enjoué que donne l'amour satisfait. Elle avoit depuis peu épousé un jeune homme charmant, qu'elle aimoit avec passion. Je la félicitai sur son bonheur en soupirant, je lui fis part de mon amour,

je lui nommai le trop respectable objet de ma tendresse, je lui peignis mon embarras ; un grand éclat de rire fut sa réponse.

J'allois me fâcher, quand ma sœur m'apprit que si Madame d'Arfinoé affectoit tant de dévotion, & tant d'empressement pour un mari ennuyeux, malade imaginaire, c'étoit pour tâcher de faire oublier quelques aventures galantes qui avoient un peu trop éclaté. Elle poussa la complaisance jusqu'à me faire remarquer mille petites avances qu'on m'avoit faites. Je la remerciai, je me parai, je pris un air conquérant, & je volai chez Arfinoé sur les aîles de l'espérance.



 CHAPITRE XII.

*La dévote charitable. Le malade
imaginaire.*

D'ARSINOÉ, continua Persac, étoit seule dans son cabinet lorsque l'on m'annonça. Enfin, me dit-elle, en me tendant la main, vous profitez de la permission que je vous ai donnée & vous venez me voir. Vous êtes bien sage. J'ai la migraine, vous seul me suffirez pour me distraire, & je vais faire défendre ma porte. Je ne veux point que vous m'ayez obligation de cette faveur; mais savez-vous que je ne l'accorderois pas à tout autre jeune homme? Ils sont si hardis, si téméraires, si entreprenants; ils ont si

mauvaise opinion de la vertu des femmes, qu'on s'expose beaucoup, je dis beaucoup, en restant tête-à-tête avec eux. Pour vous, je vous admire, vous êtes le jeune homme le plus modeste, le plus..... oh! tenez, ajouta-t-elle, en soupirant, & en passant l'une de ses mains sur mes yeux, soyez tout-à-fait sage, & ne me regardez pas si tendrement; vous allarmez ma vertu.

Cette même main, douce, potelée, bien dessinée, avec laquelle on prétendoit vouloir fermer mes yeux, acheva de les ouvrir sur la conduite que je devois tenir, & par reconnoissance je la couvris de mille baisers.

Oh Ciel! s'écria Arfinoé. Mais, mais, Perfac, Perfac, y pensez-vous? Savez-vous bien que vous me surprenez? Je serai obligée de vous gronder, ou de vous renvoyer;.....

non ! je n'en ai pas la force , vous n'êtes qu'un enfant , je fais un moyen sûr pour vous contenir. Voici l'heure à peu près que j'employe à une lecture pieuse , soyez mon lecteur. Elle tira en même tems un rideau , découvrit une fort belle bibliothèque , & me dit de choisir. Je ne répondis rien. Mais regardant avec dédain les livres , je jettai un coup-d'œil tendre sur le canapé qu'Arfinoé abandonnoit. Je soupirai elle soupira aussi & tachant de déguiser son trouble sous l'air le plus grave , elle me fit ce pieux sermon.

Mon cher Fils, l'amitié qui m'unit à Madame votre mere & à vous, fait que je m'allarme sur votre compte. Vous êtes jeune, sans expérience ; je vois bien que vous vous laissez aisément entraîner par l'attrait des plaisirs ; & dans ce siècle pervers

il est tant de femmes perdues, qui se font gloire d'attirer la jeunesse dans leurs filets. Thémire, par exemple.

On voit tant de fausses prudes qui affectent une rigidité outrée, & ne demandent pas mieux que déboucher les jeunes gens. Orphise, Cloé, ont cette passion damnable.

Vous trouverez des femmes qui n'oseront pas tout-à-fait vous faire une déclaration; mais qui, en vous dévorant des yeux, vous loueront sur la fraîcheur de votre teint, que vous avez effectivement beau; sur l'élégance de votre taille, qui est réellement bien prise; & tout cela pour que, flatté de leurs louanges, vous fassiez de votre côté attention à leurs attraits, & que vous en fassiez l'éloge. . . . Dieu fait comment!

Ah! Madame, répondis-je avec vivacité, que votre discours est tou-

chant ! presque autant que vos charmes ! Il est un moyen de me dérober aux dangers que votre amitié vient de me faire envisager , c'est celui de m'attacher à une femme , dont la conduite sage , dont les sentimens délicats me serviront de guide en faisant mon bonheur ; comme vous êtes à mes yeux la femme la plus vertueuse , la plus respectable , souffrez , que pour éviter les dangers dont vous m'avez menacé , je me jette dans vos bras je le fis en effet , & déjà Arsinoé perdoit l'envie de moraliser , quand un bruit que nous entendîmes à notre porte arrêta mes progrès.

C'étoit le mari d'Arsinoé. Il parut , sa femme l'accabla de caresses , & fit voir tant d'inquiétude sur sa santé , que je la crus fâchée de s'être exposée à lui manquer. Bientôt ces

mêmes caresses & ces mêmes inquiétudes me rassurèrent en augmentant. Les deux époux jouerent une scene qui cadreroit assez avec le caractère du malade imaginaire de Moliere, & celui de sa femme.

La nouvelle Béline regarda quelques tems son mari avec chagrin, & lui dit d'un ton mielleux : Quest-ce, mon chaton ? qu'avez-vous ? — Quoi ! qu'est-ce, ma chere femme, reprit le moderne Argan, d'un air troublé ; vous me trouvez pâle, n'est-ce pas, ma chere petite femme ? — Ah !... un peu. — Eh, bon Dieu ! je savois bien que j'étois malade ; mais très-malade. — Oh ! ne vous troublez pas, mon cher ami, ce ne sera peut-être rien. — Vous me flattez toujours, ma chere ; dites-moi la vérité : je gage que j'ai la fièvre. — Voyons.... un peu, puisqu'il ne faut pas men-

E v

tir. Et la tête ? n'y sentez-vous pas des douleurs ? — Oh ! des douleurs très-vives , comme à mon ordinaire ; je n'ose pas me plaindre , parcequ'on m'accuse d'être un malade imaginaire ; vous savez pourtant bien le contraire , ma poulette. — Assurément , mon fils ! mais vous n'aurez pas plutôt dormi sept à huit heures , que vous vous trouverez soulagé. Eh ! Dumont , couchez bien vite votre Maître. Allez , allez , mon petit ; je vous avoue que je serai plus tranquille quand je vous aurai dans votre lit.

Le mari , dupe des caresses & des inquiétudes de sa femme , alla se coucher ; je repris la place qu'il m'avoit fait abandonner. Et pour engager sa tendre , sa vertueuse épouse à m'enlever aux femmes mondaines , je priai , je pressai , j'exposai mes besoins.

CHAPITRE XIII.

Le Président acheve de raconter son aventure. La Danseuse commence la sienne. Les vers à soie.

ARSINOÉ, poursuivit le Président, avoua que j'étois pressant. Que voulez-vous faire ? me disoit-elle, d'une voix entrecoupée. — Mon bonheur. — Y pensez-vous ! — Très-bien ! — Mais mon mari ? — Il dort — Quoi ! quand je l'adore ; — Je m'en suis aperçu. — Vous voulez que je lui fasse l'affront le plus sensible ? — Sa tête n'en sera pas plus malade. — Non ! je ne céderai jamais à vos instances. — La charité vous y oblige. — Le monde qui interprète mal les actions les plus méritoires, ne manqueroit

E vj

pas de blâmer mon zele ; — Il n'en saura rien. — Affurément ? — Affurément ! A ces mots, la pieuse, la charitable Dame prit un air recueilli, ferma modestement les yeux, s'arrangea dévotement sur le Canapé ; & se résigna.

La vertu d'Arfinoé voulut encore balbutier quelques paroles ; mais ce fut en vain. Ce mouchoir qui cachoit une gorge d'albâtre à tout regard profane, & que la décence même avoit arrangé, fut chiffonné par les folâtries déités de Cythere, & leur servit d'étendard pour défier & appeller au combat les scrupules. On les assiégea jusques dans le dernier de leurs retranchemens, & le plus opiniâtre, en expirant sous le trait toujours vainqueur de l'amour, s'écria le secret . . . le secret . . . le . . . se . . . cret.

Le Président se tut. La Danseuse commença ainsi. Je n'avois pas quinze ans, & cette fleur que ma mere m'avoit laissée pour tout bien, étoit déjà en état d'être cueillie. Que dis-je, une fleur? ce n'étoit encore qu'un bouton, entouré de quelques épines à la vérité, mais si foibles! si foibles! qu'on pouvoit aisément braver leur piquure.

Nombre d'amateurs s'offrirent pour le cueillir. La Jardiniere n'étoit pas intéressée, & l'auroit donné pour une poignée de bonbon, pour rien même; mais ma sœur, qui depuis longtems n'étoit plus une fleuriste à la mode, voulut tirer parti d'un parterre qu'elle avoit entretenu pendant quatorze ans, & en taxa les prémices à cinquante louis: c'étoit trop pour le pays où nous étions. Aussi mon impatience me fit-elle bien

sentir combien il y a de différence
du Pactole à la Garonne.

Mon âge, la chaleur du climat,
l'exemple de mes camarades, tout
me faisoit enrager contre le peu de
fortune des Languedociens, ou l'a-
varice de ma sœur; quand une avan-
ture qui arriva à un jeune Danseur
de mes amis, & qui me mit à portée
de juger de son mérite, acheva de
pousser ma patience à bout.

Rigaudon, c'est le nom du
Danseur, logeoit avec ma sœur
& moi, chez deux bonnes vieilles
qui, régulièrement toutes les années,
élevoient des vers à soie; nous étions
dans la saison où l'on les fait éclore.
Chacune de nos hôtessees avoit placé
dans son sein un paquet de graine.
Rigaudon se chargea, en plaisantant,
d'un troisieme. Trois jours après, il
folatroit avec moi; il ne songeoit

plus qu'il y eût, ou qu'il dût y avoir des vers à soie sur la terre, quand il sentit par tout son corps des démangaisons insupportables.

Il entrouvre sa chemise, il se voit, avec surprise, couvert d'une infinité d'animaux presque imperceptibles. Il peste, il jure, il crie; au bruit qu'il fait, les hôteses arrivent, regardent, font éclater leur joie, prient Rigaudon de ne pas s'impatienter, le portent sur mon lit, & le mettent, en un moment, nu comme l'Amour. Il n'étoit pas aveugle comme ce Dieu; mais il avoit sa beauté, sa jeunesse & ses armes.



CHAPITRE XIV.

*La Danseuse croit voir toute la nuit
des vers. L'Amour a pitié de ses
maux.*

QU'ON se représente, ajouta la Danseuse, l'empressement de mes hôteses à recueillir les petits vers, & mon air curieux : qu'on se peigne les bonnes femmes avec des lunettes, & moi sur-tout sans lunettes, arranger des feuilles de mûrier sur le corps de Rigaudon : qu'on se peigne encore les mines qu'il faisoit, & l'on conviendra que le tableau étoit plaisant.

J'avoue que les petits vers ne furent pas ce qui m'occupa le plus. Je crus voir toute la nuit Rigaudon

couvert de feuilles , & quoi qu'elles fussent très-petites , je me plaignois de leur largeur ; quand l'Amour qui voit d'un œil compatissant le chagrin des jeunes filles , & ne les cause que pour avoir le plaisir de les appaiser , conduisit bon matin Rigaudon dans ma chambre. Ma sœur étoit sortie.

Dès que mon amant fut que j'étois seule , un rayon d'espérance l'enflamma. Il s'avance en tremblant vers mon lit , son cœur palpite , il craint de m'éveiller , il se contente d'admirer ; & pour admirer un plus grand nombre de trésors , il leve tout doucement une légère couverture qui cachoit la moitié de mes charmes.

Il voit une gorge encore vestale , qui avoit fait lorgner & soupirer plus d'une fois le casque & la robbe. Il voit un pied mignon , une jambe

déliée , & les alentour d'un genou arrondi par l'Amour qui , malgré un caleçon trop importun , avoit souvent arraché des applaudissemens au parterre. A la vue de tant de charmes , Rigaudon perdit la tête. Il prit le lit pour un Théâtre ; & voyant la toile levée , il lui parut tout simple de s'élançer pour exécuter un pas de deux avec sa Danseuse favorite.

Je m'éveillai toute troublée. Je repoussai d'abord le téméraire ; mais le reconnoissant ; ah ! Rigaudon , lui dis-je , est-ce toi arrête tu est sourd ! Ah mon cher tu me perds que dira ma sœur capitulons ; tu n'a pas cinquante louis ? hélas ! la fortune trop injuste ne t'a pas traité favorablement ; l'amour réparera ses caprices , je te le promets. Differe encore ton bonheur & le

mien. La fleur que tu chéris t'en fera t-elle moins précieuse pour être un peu plus épanouie ?

La Danseuse s'interrompit à ces mots pour nous demander un verre de ratafia. Nous étions tous impatients de savoir si Rigaudon avoit entendu raison ; sa maîtresse nous faisoit enrager par sa lenteur. Nous la priâmes de se presser. Elle répondit qu'elle aimoit à savourer tous les plaisirs.



CHAPITRE XV.

*Fin de l'avanture de la Danseuse.
M. de Saint Val raconte son histoire , sa naissance ; il devient amoureux.*

LA Danseuse se plaignit de la force du ratafia qu'on lui avoit donné, fit une petite grimace, en demanda un second verre, & reprit ainsi son avanture.

Rigaudon ne goûta pas ma proposition, toute raisonnable qu'elle étoit. Il pleura, je m'attendris. Il m'embrassa, je n'eus pas la force de le repouffer. Il me fit un baiser, je le lui rendis. Avez-vous jamais vû un papillon auprès d'une fleur? il voltige autour d'elle, approche peu

à peu , se repose sur son sein , perce son calice , s'enyvre du suc le plus pur , & fuit à tire d'elle. C'est l'histoire de Rigaudon , c'est la mienne.

Nous complimentâmes la Danseuse fleuriste sur la perte d'un trésor, que nous la soupçonnions presque de n'avoir jamais possédé. M. de Saint Val prit un ton sententieux , nous demanda la permission d'être un peu long , & débita avec emphase ce qui suit :

Je vous avouerai d'abord , avec ingénuité , que j'augmentai en naissant le nombre des petits indiscrets , qui viennent au monde mal-à-propos. Je fus pendant quelque tems ce que les gens polis appellent un enfant de l'Amour. Point de raillerie sur cet article , s'il vous plaît ! Soyez prudents , si vous n'êtes sinceres , tel croit devoir le jour à Amphitrion

qui a cette obligation à Jupiter , & peut-être même à Sosie.

Zulince , jeune Demoiselle d'une famille distinguée , ayant perdu ses parens , fut conduite à la Cour par la nécessité d'y solliciter une grace. Elle l'obtint aisément , parcequ'elle portoit une de ces figures à qui tout le monde est forcé de s'intéresser , & qui en impose même à la fatuité des Comis.

La belle Provinciale comblée des faveurs de la Cour , alloit l'abandonner sans y avoir fait un seul heureux. C'étoit pêcher contre l'usage. Un jeune Colonel qui l'avoit servie avec beaucoup de zele fut y mettre bon ordre.

Il monte chez Zulince , avec cet air heureux & conquérant qu'il avoit puisé dans les Boudoirs de toutes les femmes à la mode , il fait la peinture

d'un amour qu'il ne sentoit pas, jure qu'il mourra si l'on ne lui accorde le plus tendre retour, devient entreprenant, ravit quelques légères faveurs; plus prudent qu'Annibal, il ne se livre qu'en passant aux délices de Capoue, & marche droit à Rome. Je dois le jour à la rapidité de ses conquêtes.

Malgré mille précautions, ma naissance s'ébruita. Toutes les femmes se récrièrent en public sur la foiblesse de Zulince, & firent en secret tous leurs efforts pour rendre mon pere inconstant. Elles n'eurent pas de peine à y réussir. Ma mere, qui ne fut pas se consoler par un autre perfidie, courut, avec le titre & les ennuis d'une jeune veuve, s'enterrer dans une Province, où je languis jusqu'à l'âge de seize ans, sans m'appercevoir que j'avois un cœur.

Une jeune beauté , qui suivit la Tante dans un Château voisin du nôtre , me fit bientôt faire cette précieuse découverte.

Je n'entreprendrai point le portrait de Minette, c'est le nom que nous donnâmes à notre aimable voisine : il me suffira de vous dire qu'elle avoit quinze ans , qu'elle étoit faite de façon à donner de la jalousie à toutes les femmes , & des desirs à tous les hommes. Chaque jour , chaque heure , chaque instant , une grace nouvelle l'embellissoit , & augmentoit ma tendresse.



CHAPITRE

 CHAPITRE XVI.

Songe moral de M. de Saint Val.

UNE nuit, continua gravement M. de Saint Val, comme je rêvois délicieusement de Minette, je crus voir entrer dans mon appartement deux femmes. L'une étoit grande, bien faite; son ton & son air majestueux inspiroient le respect; ses regards étoient fiers, pleins de noblesse, quoique agréables. L'autre plus douce, plus affectueuse, avoit la taille moins imposante, la démarche plus nonchalante, le son de voix plus flatteur. Toutes deux me regardoient avec bonté. J'allois leur demander qui elles étoient, lorsque la première m'interrompit, & me parla ainsi.

F

» Je suis la Vérité ; ma compagne
 » est la Délicatesse. Du moment que
 » vous vîtes le jour , nous formâmes
 » la résolution de faire votre bon-
 » heur. Pour cet effet nous vous
 » destinons à Minette , dont nous
 » avons dirigé l'éducation. Nous
 » vous répondons de la pureté de
 » son cœur. Des nœuds formés par
 » les mains de la Vérité & de la
 » Délicatesse , vous sont garants de la
 » félicité la plus pure.

Pénétré de reconnoissance , j'allois
 embrasser mes protectrices , quand
 un enfant s'offrit à mes regards. Il
 avoit l'air , la taille & l'extérieur de
 l'Amour , il étoit même paré de tous
 ses attributs ; c'étoit le Plaisir.

Il donnoit , en souriant , la main à
 une Amazone , dont l'aspect fit
 frémir la Délicatesse & la Vérité ;
 pour moi , je fus au contraire en-

chanté de toute sa personne. Elle avoit un air si enfantin, des graces si séduisantes, des propos si flatteurs, que mon cœur fut dans un instant rempli de son image. « Volez dans » mes bras, jeune homme, me disoit-elle ; abandonnez ces deux Fées, » elles tyrannisent les cœurs qu'elles » protegent. Volez sur mes pas ; » suivez cet aimable Enfant, nous » vous procurerons une félicité tous » jours nouvelle auprès des femmes. » Le Plaisir est leur divinité favorite ; » & toutes me reverent si fort, qu'elles » m'élevent un autel dans leur appartement, pour y consacrer à » mon culte les trois quarts de leur » vie ».

Je ne pus résister à des promesses si flatteuses. J'allois échaper à mes protectrices, peut-être pour toujours ; la Vérité s'élança sur l'Amazonne,

lui arracha un masque à qui elle devoit tous ses attraits, & me fit voir un petit monstre moitié mâle & moitié femelle. C'étoit l'Art qui, cachant son dépit sous un air dédaigneux, jura de me punir de l'affront qu'il effuyoit. La Vérité & la Délicatesse me promirent d'opposer leur puissance à ses coups. Le petit Dieu ne dit rien; mais il me décocha un de ses traits: tous quatre disparurent, & je m'éveillai.

Nous éprouvons les impressions d'un songe longtems après sa fuite; en effet, je sentis réellement en m'éveillant le trait du plaisir; tel qu'une jeune victime du célibat & de l'amour, qui, ayant trouvé dans les bras du sommeil un remède à ses maux, nage longtems après son réveil, dans un torrent de délices, & savoure à longs traits les suites

voluptueuses d'un amoureux délire.
 Mais hélas ! bien moins heureux
 qu'elle , j'avois apparemment fécoué
 trop tôt les pavots de Morphée , &
 le trait enflammé n'avoit encore fait
 passer que le trouble & le desir dans
 tous mes sens.

Peignez-vous un aigle qui , atteint
 d'une flèche , & faisant des vains
 efforts pour s'en débarrasser , irrite
 sa douleur en croyant la soulager ,
 frémit de rage , prend l'essor , fond
 sur la toison d'une brebis innocente ,
 & l'immole à sa rage ; vous aurez
 une légère idée de l'état où j'étois ,
 & des motifs qui me faisoient voler
 vers l'appartement des femmes de
 ma mere.

Heureusement ou malheureuse-
 ment pour la premiere que j'aurois
 rencontrée , ma mere elle même pa-
 rut & m'arrêta. J'appris de sa bouche

F ij

qu'on me trouvoit encôre trop jeune pour me marier; qu'on différoit mon hymen d'un an, & que je devois employer ce tems à voir la Capitale. Zulince me fait présent de son portrait, s'obstine à me cacher le nom de mon pere; je prends congé de Minette; je me jette dans ma dormeuse; je pars, je vole; plus d'un Zilphe fustigé par mes gens fait retentir l'air de ses cris plaintifs; j'arrive chez un fameux baigneur: le jeune Provincial est métamorphosé en Seigneur élégant; & me voilà à l'Opéra, superbement mis, un grand bouquet à la boutonniere, & une lorgnette à la main.



 CHAPITRE XVII.

M. de Saint Val fait connoissance avec un homme prudent qui lui sert de Mentor, lui donne de bons conseils, & lui fait connoître les habitans du pays qu'ils habitent.

JE vis avec surprise, continua Saint Val, une foule de jeunes gens en cheveux longs, en épée, en petit colet qui, d'un air empressé, voloient de loge en loge, recevoir quelque coup d'éventail, & se retiroient d'un air fort satisfait. Je crus bonnement voir quelques Acteurs payés pour amuser les Dames, en attendant qu'on levât la toile; & je demandai à un homme d'environ quarante ans, qui étoit auprès de moi, combien

ils gaignoient pour jouer un rôle aussi pénible qu'humiliant.

M. de Florimon , c'est le nom de celui que j'avois interrogé , comprit sans peine que j'étois un nouveau débarqué. Cependant , il feignit de croire que j'avois voulu plaisanter , & applaudir poliment à l'épigramme que j'avois faite , disoit-il , contre des petits maîtres , hommes publics à la vérité , mais qui se faisoient un mérite de leur fatuité.

Je fus enchanté de la complaisance avec laquelle M. de Florimon avoit ménagé mon amour propre. Je me sentis tout-à-coup pour lui des sentimens que je ne pouvois définir. De son côté il me regarda avec intérêt , me fit mille questions , & s'attacha si bien à moi , qu'il voulut prendre la peine de m'introduire dans le monde.

J'étois très-fatisfait du pays que j'habitois. Tous les hommes m'y paroissoient charmants , & les femmes adorables. J'admirois tout ce que je voyois , tout ce que j'entendois ; je croyois sur-tout de la meilleure foi du monde tous les complimens qu'on me faisoit. Prenez garde , me dit un jour mon aimable *Mentor* , souvenez-vous que vous êtes ici dans l'empire de l'Art. Ecoutez-moi , & je vais avec rapidité vous faire envisager l'étendue de son pouvoir.

L'Art dicte ici les éloges , les complimens , les protestations d'amitié , & les assurances d'estime ; témoins ces Grands qui s'embrassent d'un air affectueux , & qui en se quittant , vont tâcher de se détruire.

Ce prétendu Protecteur , qui ne l'est que par air , ou qui n'entre si vivement dans vos projets que pour

les connoître à fond , & les faire réussir au profit d'un valet de chambre , ou d'une maîtresse qu'il veut vite enrichir.

Cette jeune femme , qui accable son vieux mari de caresses , & lui prodigue les noms les plus tendres , depuis qu'elle a fait une conquête au Bal.

Ce jeune Cadet de Gascogne qui loue sans cesse les charmes de Madame Patin , parcequ'elle a la réputation de se ruiner pour ses adorateurs.

Cet Avocat adroit qui prodigue à ses Juges les éloges les plus outrés , pour les étourdir sur le fond d'une mauvaise cause.

X N'imitiez pas ces voyageurs stupides qui , voulant étudier les mœurs du pays qu'ils parcourent , regardent le peuple comme s'il n'existoit pas , & ne fréquentent que des cercles

où tous les hommes ayant à peu près
 reçu la même éducation , ne pré-
 sentent aux yeux du spectateur que
 la même supeperficie. C'est chez la
 plus grossiere populace qu'on distin-
 gue sans nuage le caractere d'une
 Nation. Jetez un coup-d'œil philo-
 sophique sur le peuple qui vous en-
 toure , vous y verrez l'ouvrier le plus
 automate en apparence qui , pour se
 faire donner la préférence sur ses
 camarades , honnora du titre de
 Mylord tous les étrangers ; appellera
 le plus mince Clerc de Procureur
 M. le Président , & fera rengorger
 le petit Colet le plus plat , en le
 gratifiant du titre fastueux de Mon-
 seigneur. X



 CHAPITRE XVIII.

L'ennuyeux M. de Florimon continue de peindre le pouvoir de l'Art à l'ennuyeux M. de Saint Val.

CE n'est pas tout, me dit M. de Florimon, l'Art détermine ici à la démarche de chacun, le son de voix, & le maintien qu'il doit avoir. Ce jeune Lieutenant ne doit marcher qu'en cadence.

Dorilas vient d'acheter une charge dans la Robe ; hé bien ! Dorilas doit apprendre à mordre agréablement sa lèvre, à parler sur un ton doux, à marcher sur la pointe du pied, & à saluer de la chevelure.

La jeune veuve d'un Colonel se mesalie, elle épouse un Financier ; il ne lui est plus permis d'être hon-

nête , polie , affable ; elle doit avoir l'insolence de ne pas faire donner un siège aux gens à talent qu'elle appelle à sa toilette , à moins qu'ils n'ayent des Dentelles.

Philinte étoit hier Abbé , il avoit le ton & l'air d'un Adonis ; c'est dans l'ordre : aujourd'hui Surnuméraire dans les Mousquetaires , il cache son œil droit sous un petit chapeau , fait le méchant , devient la terreur des Fiacres & des filles ; c'est encore dans l'ordre.

La Marquise de marche très-bien dans son appartement ou à la campagne : dans nos promenades elle ne peut faire un pas. Je le crois bien ! Comment prouveroit-elle aux gens qui ne la connoissent pas qu'elle est accoutumée à un bon Carosse.

L'Art donne encore ici la fortune & la réputation ; pourquoi ce Co-

médien est-il obligé d'aller véger dans la Province ; c'est qu'il n'a que d' naturel , & qu'ici on le compte pour rien.

Pourquoi cet Auteur est-il fêté , couru , commodement logé , magnifiquement vêtu ? Pourquoi les postes les plus brillants & les plus lucratifs sont-ils pour lui ? tandis que cet autre logé presque aussi haut qu'Apollon & les Muses , habillé chaudement l'Eté , fraîchement l'Hiver , ne se chauffe qu'aux dépens du moderne Procope ? C'est que le premier a beaucoup plus de mérite , me direz-vous : au contraire , il a eu l'art de cabaler auprès des Grands , des Comédiens & des Femmes. Voilà son plus grand talent.

Pourquoi Damon que j'ai vû pauvre , & si mal famé , vit-il à présent dans l'opulence , & en odeur de

sainteté ? C'est que grace à ce maintien qu'il a su se donner, il passe pour dévot, & qu'on l'a chargé des affaires des pauvres.

Ce Docteur a un bon carosse, tandis que ses Confreres, beaucoup plus savans que lui, n'ont pas seulement une mule; pourquoi ? C'est qu'il a eu l'art de se faire un jargon qui amuse les Dames, qu'il ne leur prescrit que le régime qui leur plaît, & qu'il ne les dément jamais, sur tout en présence de leur mari, lorsqu'elles veulent avoir des vapeurs.

Pourquoi ce Militaire est il comblé d'honneurs, accablé de récompenses ? C'est qu'il a eu l'art de s'approprier les exploits d'un subalterne, & de croiser ceux qu'auroit pû faire son rival.

Attendez vous à ne recevoir bien

Souvent que la quantité de jour qu'il plaira à l'Art de vous ménager. Chez un Marchand, vous aurez un jour qui ne vous permettra pas de voir les défauts d'une étoffe que vous achetez. Chez Arsinoé, le jour perçant à peine à travers une épaisse jalousie, & un rideau cramoisi, vous cachera les rides de son visage, & le couvrira d'un aimable vermillon.

Enfin, les hommes sont pour la plupart précisément le contraire de ce qu'ils paroissent. Quant aux femmes, il en est sans doute, & beaucoup qui, parées des mains seules de la nature, sont réellement belles, sensibles, délicates, ignorent toute sorte d'imposture, & méritent de partager avec l'Amour l'empire des cœurs. Il en est aussi qui ressemblent aux grâces de Boucher, chacun de

leurs attraits fait admirer un coup de pinceau hardi & créateur.

Enfin ! Si l'on peut comparer les hommes à des pantins , dont l'art dirige les mouvemens ; la plûpart des femmes sont autant de poupées qu'il pare , & des serins qu'il siffle. M. de Florimon ne disoit que trop vrai. Vous allez voir comme jen fus convaincu dans une partie que je fis à la Campagne.



 CHAPITRE XIX.

Saint Val est successivement ébloui par plusieurs charmes différens , & cruellement détrompé.

Nous étions , poursuivit Saint Val , dans cette saison où les gens comme il faut , rougissant d'être à la Ville , abandonnent les promenades & les spectacles aux grisettes & aux petits maîtres subalternes. Zéneide me propose de l'accompagner à sa terre , se forme une société , & nous partons.

Plus heureux que Pâris , j'étois avec plusieurs Dames qui , jalouses de faire ma conquête , étaloient à mes yeux les charmes qu'elles croyoient les plus séduisans ; & toutes me de-

mandoient tacitement la pomme. Je ne savois trop à qui donner la préférence. Zéneide n'étoit pas précisément jolie, mais elle avoit des grâces; quelques signes arrangés sur son visage relevoient la blancheur de son teint, & donnoient à sa physionomie un jeu, une vivacité auquel il étoit bien difficile de ne pas céder.

Zirphé avoit un pied mignon & délicat qui, en promettant des mignatures encore plus séduisantes, plaidoit admirablement bien la cause de sa maîtresse.

Doris & Dorimene n'étoient plus de la première jeunesse; cependant l'une laissoit voir des dents qui donnoient envie de s'exposer à leur rendre morsure; & l'autre avoit quelque chose de louche dans les yeux, qui leur donnoit le regard le plus languoureux, & faisoit naître le desir de

les voir expirer sous les coups de l'Amour.

Pour Orphise, elle n'étoit ni belle, ni jolie. En revanche ses sentimens étoient épurés. Il falloit être un héros de tendresse pour lui plaire. « Elle » m'avoit cru de la délicatesse dès » le moment qu'elle m'avoit vu , elle » vouloit s'en assurer avant de me » rendre heureux ; en attendant je » pouvois être certain qu'un Prince, » qu'un Roi même ne me banniroit » pas de son cœur » ; c'étoient ses propres mots. Quoique extrêmement sensible à sa tendre délicatesse , je formai le dessein de me distraire en attendant la fin de mon épreuve.

Je passai chez Zéneide. Sa porte étoit entr'ouverte ; je la vis qui renouvelloit ses signes avec la tête d'une épingle noircie à la fumée d'une bougie , & mon amour disparut.

J'allai souhaiter le bon jour à Zirphé. Elle m'agaça comme à son ordinaire en appuyant son petit pied sur le mien ; je voulus jouer avec une mule rose & argent qui le couvroit, je la ravis en folatrant : Zirphé se fâcha très-sérieusement, & son pied s'élargit ; ce ne fut qu'à l'aide d'une robuste femme de chambre & d'un chauffe-pied qu'on parvint à le renfermer dans sa prison. La mule me fit comprendre, en se détachant, pourquoi Zirphé usoit tant de vin de Champagne à sa toilette, & servit d'éteignoir au flambeau de l'Amour.

Je ne me rebutai pas pour deux épreuves malheureuses. Je passai chez Doris & Dorimene qui, étant sœurs, logeoient dans le même appartement, & n'avoient amené pour elles deux qu'une seule femme. Toinon étoit

son nom. Sa figure n'avoit rien de merveilleux ; mais ses cheveux paroïssent égaux en beauté ceux de cette Actrice charmante que l'Amour semble avoir formée exprès pour lui céder son rôle dans les Graces , & qui le remplit si bien , que je préférerois l'original à la copie.

Toinon étoit vive , folâtre , enjouée , ses yeux sembloient me donner un tendre duel ; je brûlois de l'accepter : mais je craignois que Doris ou Dorimene ne vint le troubler. Leur soubrette me rassura , en m'avertissant que d'une ne paroîtroit pas avant d'avoir pris son œil d'émail , & l'autre ses dents d'ivoire ; ce qu'elles ne pouvoient faire sans son secours : soudain les deux maîtresses disparurent de mon cœur , & furent remplacées par la femme de chambre. Nous folâtrâmes quelques tems,

Elle fit un faux pas , tomba sur un canapé ; & le jeu alloit devenir sérieux ; quand ma levrette , voulant folâtrer aussi , joua d'abord avec les plis de mon habit , & donna ensuite la préférence au chignon de Toinon ; il n'étoit que postiche , il ne résista pas longtems , & roula sur le parquet !

La soubrette bien différente de Samson , recouvra ses forces en perdant sa chevelure. Elle me repoussa avec vigueur pour courir après son chignon ; ma chienne la désespéra par ses gambades , & ne lui restitua que les débris de son larcin.



 CHAPITRE XX.

*L'Art persécute encore Saint Val.
Reconnoissance. Points. C'est en-
core l'éternel Saint Val qui parle,
au grand regret des Nymphes.*

JE courus en riant chez la délicate Orphise. Je parvins jusques dans son cabinet sans être annoncé ; j'avancai la tête sur son fauteuil, je vis qu'elle venoit de tracer pour moi le billet le plus tendre. Mon cœur enchanté alloit faire éclater sa reconnoissance, quand j'apperçus une douzaine de lettres conçues précisément dans les mêmes termes, & adressées aux petits maîtres les plus décriés de la Cour & de la Ville. Je reculai avec horreur. Je fis un cri d'indignation.

Orphise

Orphise se tourna ; & prévoyant qu'elle ne pourroit pas excuser le billet circulaire , il lui parut tout simple de s'évanouir.

Touché de l'état d'Orphise , oubliant presque sa perfidie , je volai à sa sonette pour appeler ses femmes ; elle s'en aperçut : alors , revenant tout-à-coup de son évanouissement , elle me pria d'un ton ironique , de ne point m'alarmer ; & me regardant ensuite avec dédain :

« Aprenez, Monsieur, me dit-elle,
 » que lorsqu'une jolie femme est tête-
 » à-tête avec un homme, qu'elle lui
 » fait l'honneur de s'évanouir & de
 » terminer ainsi une dispute, c'est
 » lui dire très-poliment combien elle
 » est fâchée de lui avoir donné du
 » chagrin, & que c'est à lui, s'il
 » fait vivre, à s'en venger plus po-
 » liment encore. Adieu, Monsieur,

G

» demandez-moi le secret , & ne
 » me voyez plus ».

Je reconnus mes torts ; j'abandonnai bien vite une maison où j'avois tant à rougir ; je volai à la Ville. Je fis arrêter ma voiture devant la Comédie Italienne. Une Danseuse me lorgna , je la lorgnai à mon tour. Elle avoit un petit nez qui paroissoit n'être retroussé que pour servir plus commodément de trône à l'Amour. Je lui proposai un Soupé , elle l'accepta , en me demandant si je voulois qu'elle y parût brune ou blonde , enjouée ou langoureuse , décente ou libertine , avec beaucoup de gorge ou sans gorge. A ces mots je me rappelai mon songe ; je frémis des pièges que l'Art m'avoit tendus , des dangers que l'attrait du Plaisir m'avoit fait courir ; je me félicitai de leur avoir échappé par la protection de

la Vérité & de la Délicatesse ; je me peignis les charmes innocens de Minnette , la pureté de son cœur , la sincérité de ses sentimens , je jurai de ne songer désormais qu'à elle , de ne vivre que pour elle ; & je revins chez moi en soupirant.

L'un de mes gens étoit resté à la Ville. Il se précipita au devant de mes pas dès qu'il me vit. Ah ! Monsieur , me dit-il , à qui pourra-t-on désormais se fier ? — Qu'est-ce ? — M. de Florimon vint ici le lendemain de votre départ. — Eh bien ? — Il entra dans votre cabinet. — Eh bien ? — Eh bien ! eh bien ! Monsieur , il a volé le portrait de Madame votre mere. Le métal de la boîte , & les diamans dont elle est ornée , l'ont sans doute tenté. Voilà une lettre qu'il m'a chargé de vous remettre.

Mille idées confuses se présente-

G ij

rent , dans la minute , à mon imagination. Je pensois un instant que Florimon étoit un fripon , & bientôt mon cœur l'excusoit. Enfin ! tout autre sentiment ceda à ceux du dépit , de la rage , de l'indignation , quand , après avoir décacheté la lettre , j'y lûs ces mots,

B I L L E T.

» Le portrait que j'ai trouvé chez
 » vous , offre trop d'attraits ; je ne
 » puis vivre plus longtems sans posséder la beauté qu'il représente.
 » Plusieurs de ses lettres , parsemées
 » sur votre Bureau , m'indiquent l'endroit où je la trouverai. Je pars ; si
 » ma démarche vous déplaît , suivez-
 » moi , & d'un mot je saurai vous
 » mettre à la raison ».

J'envoie vite chercher des chevaux ; je pars ; j'ordonne qu'on m'

fasse aller grand train ; j'arrive , j'aperçois M. de Florimon ; je mets l'épée à la main , je vai fondre sur lui.... soudain un cri perçant que j'entends derriere moi , pénètre jusques dans le fond de mon ame..... suspend mon bras..... m'oblige à tourner la tête..... & me fait voir le spectacle le plus attendrissant.

Ma mere.... la plus sensible des meres.... troublée.... éperdue.... le désordre , le désespoir dans les yeux , accouroit à moi les mains levées vers le Ciel.... tout-à-coup ses jambes tremblent.... elle chancelle.... elle tombe sur ses genoux , la tête appuyée sur les bords d'un fauteuil.... La mort se peint sur son front..... Elle veut me parler , & ne peut proférer une parole.... la crainte & la tendresse font un der-

nier effort, & triomphent à demi
 de sa foiblesse ses gestes m'ex-
 priment ses allarmes un bras
 qu'elle me tend un autre dont
 elle me découvre son sein son
 silence si éloquent, si expressif
 tout me fait frémir tout me dit
 que je donne la mort à la meilleure
 des meres, si je suis plus longtems
 l'aveugle transport qui me guide
 Alors, je me rappelle toute la con-
 duite de mon *Mentor* les senti-
 mens qu'il m'avoit inspirés à notre
 premiere entrevue je le regar-
 de il me sourit affectueusement
 je commence à voir dans mon cœur ..
 mon épée me fait horreur
 elle échappe de mes mains je
 vole dans les bras de l'auteur de mes
 jours je m'écrie
 mon pere ! ah ! mon cher

pere ! mon vertueux pere !

..... mon

J'allois ajouter une autre épithète ;
la voix me manqua.



CHAPITRE XXI.

Mariage de Saint Val & Minette.

AH ! mon Fils ! s'écria M. de Florimon, en m'embrassant tendrement, & en me couvrant de ces larmes si douces, si pures, si précieuses, quand la nature les verse dans le sein de tout mortel qui n'est pas corrompu ; mon cher Fils ! que je suis fâché d'avoir fait languir votre enfance dans un état obscur. Heureusement pour vous & pour moi, j'ai trouvé dans votre cabinet le portrait de votre vertueuse mere ; l'Amour est rentré dans mon cœur ; il m'a peint tous mes torts ; j'ai obtenu ma grace ; je suis lié à l'aimable Zulince d'un lien indissoluble ; j'ai enlevé la tache

que mon inconstance avoit repandue sur vos jours ; & pour achever de couronner mon bonheur , je veux vite faire le vôtre , en vous unissant à Minette.

L'aimable Minette parut. Quelle différence de ses attraits à ceux que j'avois admirés dans le pays de l'Art ! Elle baissa les yeux & resta muette. Je sentoïis aussi trop de choses pour pouvoir les exprimer. Dieux ! que notre silence étoit expressif ! On nous conduisit à l'Autel. Nous prononçâmes avec transport le *oui* si redoutable au commun des amans. Je vous épargnerai la description d'une journée toujours fort ennuyeuse pour des jeunes Epoux : mille fâcheux accablèrent Minette de fades plaisanteries , & firent rougir la décence sans exciter la volupté.

Minuit sonne. Ma mere & la tan-

G v

te de Minette trouvent un prétexte pour attirer Minette dans la chambre, & près de l'alcove où l'amour devoit mettre le comble à ses faveurs : je passai dans un cabinet voisin ; je me débarasse à la hâte de mes habits ; je m'enveloppe dans ma robe de chambre ; je reviens ; chaque coup-d'œil que je porte rapidement sur ce qui m'environne , fait passer dans mes sens le trouble & le desir.

Les premiers objets qui frappent mes regards curieux , sont les jupons & le corset de Minette : tristement délaissés sur un sofa , ils semblent me dire qu'ils me cedent la victoire , & qu'ils ne mettront plus le moindre obstacle à mes transports.

Ici , une des femmes de Minette place , en fouriant , les bougies de nuit derriere un taffetas vert. Le demi-jour voluptueux qu'elles répen-

dent, pénètre jusques dans mon cœur, le fait tréfaillir, & me cause le plus doux des frémissemens.

Plus loin, une autre d'ouvre & pare de fleurs la couche Nuptiale. Le rouge qui colore ses belles joues, ses mains tremblantes, les soupirs que l'idée seule du plaisir lui fait pousser; tout me retrace la situation de Minette, je la partage, & je brûle de la calmer.

Enfin ! Je découvris Minette à travers les femmes qui l'entouroient. Dieux ! sous quel deshabillé ! dans quelle attitude ! Un *battant-l'œil* cachoit une partie de son visage ; ses regards perçants à travers les réseaux de la maline, n'en paroissoient que plus tendres.

Un simple corset de bazin blanc, noué avec quelques rubans rose, pressoit doucement une gorge nais-

fante, & une taille de Nimphe,
qui sembloient vouloir lui échapper,
l'une par son agitation, & l'autre à la
faveur de sa délicatesse.

Le reste des appas n'avoit pour
unique voile qu'une toile, mais si
fine ! si légère ! que l'Amour, quoi-
que enfant, pouvoit la soulever d'un
souffle.



 CHAPITRE XXII.

Très-bon à effectuer. Saint Val continue à peindre son bonheur. La Mariée fait des façons.

PASSONS présentement à l'attitude de la belle Mariée. Son cou aussi blanc que rond, agréablement sillonné par l'azur de quelques veines, dégagé de toute parure inutile, tendrement penché sur une épaule, appelloit la main & le baiser.

Ses mains, croisées par la modestie sur deux petits monts naissants, étoient cependant trop mignones pour couvrir en entier les trésors qu'elles vouloient cacher, & laissoient toujours entrevoir quelques charmes, exposés aux amoureux larcins.

L'un de ses pieds, petit, bien fait, potelé, digne en tout de la jambe à laquelle il tenoit, étoit déjà sur le bord du lit; l'autre encore à terre, à demi-couvert d'une mule, laissoit entre son frere & lui, un espace que l'imagination se plaisoit à parcourir, qu'elle remplissoit bien agréablement, & que je me flattois d'occuper bientôt; mais la pudeur vint différer mon bonheur en empêchant, pendant quelque tems Minette, de s'élançer tout-à-fait sur un trône, où les plaisirs nous attendoient en foule pour nous couronner.

Les Femmes de chambre plaisantoient la Belle honteuse; ma mere lui disoit fort sérieusement qu'il ne falloit pas faire l'enfant; la Tante racontoit une infinité d'histoires pour prouver que les jeunes femmes faisoient toutes des limagrées fort mal à

propos, & pour la forme seulement; tout cela étoit inutile, Minette résistoit aux railleries, aux raisons, aux bavardages, aux desirs même qui lui conseilloient d'aller vite occuper une place lorgnée en tapinois.

Je me jettai à ses pieds; elle étoit toujours dans la même attitude, de sorte que ma bouche se trouva naturellement colée sur un genou d'ivoire, à qui elle fit bientôt prendre une autre couleur; ma main partagea les transports de ma bouche; bientôt entraînée par la beauté & la pente agréable du terrain qu'elle parcouroit, elle fit un progrès si rapide, que Minette, allarmée, jette un cri, s'élançe dans le lit, & tire sur elle les couvertures; grace à mon agilité, elle m'enveloppe avec elle. L'Amour s'applaudit de nous avoir pris dans le même filet. Les rideaux tombent.

Tout le monde sort en riant , & nous voila seuls dans l'univers.

O mes chers amis ! vous envie-
 peut-être mon bonheur ? plaignez
 encore mon sort. Il est des momens
 où tous les sens conspirent contre
 un seul , en voulant le servir ; un
 agréable délire semble nous anéan-
 tir. L'ardeur qui nous agite , qui nous
 dévore , ne nous permet pas d'en faire
 profiter la beauté par qui & pour qui
 nous brûlons. Hélas ! j'éprouvai pen-
 dant quelques instans toutes les hor-
 reurs du supplice de Tantale. J'allois
 me livrer au plus affreux désespoir ,
 quand je me ressouvins que sans
 avoir le mérite de l'Ingenu , j'ai
 comme lui , le grand Hercule pour
 patron ; je l'invoque , & je deviens
 digne de lui. Que dis-je ! je suis ce
 demi Dieu lui-même.

L'arc du nouvel Alcide est tendu ;

le trait part , vole , frappe le Centaure
 qui colore sa tunique ; la flâme cir-
 cule dans les vaines du Héros : Saisi
 d'une sainte fureur , il prend sa mas-
 sue , il abbat les bois qu'il trouve sur
 son passage , il se précipite sur les bu-
 cher enflâmé ; la force l'abandonne ,
 il pâlit , il expire ; son ame s'envole ,
 il perce tous les cieux , il arrive au
 fond de l'olimpe.



CHAPITRE XXIII.

*Saint Val se retire bien fâché d'avoir
sacrifié à l'Art & au Plaisir.....*

*La Danseuse délaissée se retire
aussi après avoir fait ses adieux.*

Nous félicitâmes tous Saint Val sur les plaisirs qu'il paroïssoit goûter encore en nous les peignant. Nous lui demandâmes des nouvelles de Minette. Elle est, nous dit-il, à Paris. Je suis venu pour faire ma cour à un vieux oncle fort riche ; comme il pourroit me priver de sa succession s'il connoïssoit un mariage que j'ai fait sans le consulter, ma vertueuse épouse loge sous le nom d'une Comtesse supposée, dans un hôtel peu éloigné du mien. Tout, jus-

qu'à cette contrainte , redouble notre amour ; & ta fidélité , n'est-ce pas ? ajoûta le Président.

Saint Val resta comme anéanti par cette légère épigramme. Il garda quelque tems un morne silence. Ses yeux se remplirent de larmes. Il regarda , en frémissant , la Nymphe qui , en le faisant tomber dans ses pièges , avoit réalisé son songe & trop bien effectué les projets du Plaisir & de l'Art.

Ah mes amis ! nous dit-il , j'ai sans doute mauvaise grace à faire le Moraliste après avoir partagé toutes vos foibleffes. Je suis encore plus coupable que vous , puisque je manque à la femme la plus respectable ; mais du moins mon répentir est sincere. Vous , dont j'ai si bien suivi l'exemple , imitez-moi à votre tour. Les plus courtes folies sont toujours les meilleures.

Ne sacrifiez plus sur des autels qui, affaiblés sous le nombre & la diversité des victimes, ne peuvent qu'être très-délabrés. Craignez de partager trop bien leur chûte. Cessez de faire fumer votre encens pour des Furies déguisées en Graces, qui vous attacheront tôt ou tard à la roue d'Ixion, ou vous livreront au vautour de Prometée.

Saint Val disparut après nous avoir donné ce salutaire conseil. Nos Compagnes furent très-scandalisées de l'indécence de ses propos; conclurent, d'une commune voix, que c'étoit une espece, trouverent qu'il n'avoit pas le sens commun, nous exhorterent à fuir désormais un homme qui nous gêteroit, & redoublèrent de gayeté pour écarter nos reflexions.

La veuve seule de Saint Val étoit de mauvaise humeur. Ses camarades

la raillerent sur son oisiveté ; & pour l'amuser , disoient-elles , proposerent de faire deux brelans à trois. C'est très-bien pensé , ajouta ma maligne Actrice , nous n'avons besoin de fiches ni de jettons. Nous payerons sur le champ avec des baisers , ou quelques autres petites carresses. » Petites , » continua la Diane ! pourquoi cela ? » Je vous avertis que je fais mon » tout au premier beau jeu qui me » viendra, Pour notre pauvre délaissée , puisqu'elle ne peut pas être » de la partie , faute d'un associé , » elle jugera des coups ».

La Danseuse prit mal la plaisanterie. Les Rieurs n'étoient pas de son côté ; elle se disposa à se retirer. En prenant ses gands , qu'elle avoit dans sa poche , elle laissa tomber un papier , sur lequel nous sautâmes. Les efforts qu'elle fit pour nous l'arr

racher, redoublerent notre curiosité, & nous lûmes au haut : BAIL DE TROIS ANS.

Le titre promettoit. Nous nous proposâmes de lire l'ouvrage après le départ de son auteur. Que vous allez bien vous amuser à mes dépens quand je serai sortie, nous dit la Deseuse, furieuse, outrée, désespérée; mais je men. . . . moque; je fais de vos nouvelles, & je vais prendre ma revanche d'avance.

Je commence par toi, divine Actrice de campagne. Cesse de prendre avec nous ces airs de dignité que les fifflats auroient du te faire perdre. D'ailleurs quel est ton talent? lorsque tu dances, on s'écrie que tu as la jambe trop forte. Quand tu chantes ou que tu déclames, c'est à-peu-près la même chose pour toi; on trouve que tu as peu de voix. Quand. . . .

Il suffit , tout le monde fait que le trop ou le peu te départent furieusement.

Ah ! tu ris , guerrier immortel , & toi aussi , petit sapajou à rabat , animal familier des toilettes. Souvenez-vous l'un & l'autre de la partie que vous fîtes chez la galante Tonton ; du chagrin cuisant que vous en eûtes le lendemain , & de votre air sot quand elle reçut vos plaintes en vous riant au nez , & en vous demandant si vous vous étiez attendus à recevoir d'elle un Evêché & un Régiment.

Quand à la belle Marchande , c'est dommage qu'on l'accuse de vendre non-seulement ses bijoux , mais encore ceux de ses amis & de ses parentes. Pour moi je lui trouve pourtant des mœurs , de la probité , témoin sa dernière couche. Elle ne sa-

voit trop à qui dédier son ouvrage ,
 parce que son époux étoit absent de-
 puis plus d'un an , & qu'elle avoit
 alors quatre Amans en titre. Une au-
 tre auroit tiré de l'argent de chacun
 en particulier , en l'honorant du beau
 titre de pere, elle eut l'honnêteté de
 les rassembler autour de son lit , de
 leur peindre son embarras , & de les
 faire tirer au doigt mouillé pour voir
 à qui l'enfant appartiendrait.

Point de jalousie , mon Adonis
 Robbin , je ne t'oublierai point. Te
 souviens-tu de cette fausse Cliente,
 qui parvint l'autre jour jusques dans
 ton cabinet pour solliciter un pré-
 tendu procès. Tu crus, en triomphant
 d'elle , subjuguier la vertu la plus te-
 nace & la Marquise la plus hupée ?
 Quelle fut ta surprise quand tu sus
 que la Dame étoit une friponne de
 la rue Fromanteau , & qu'elle avoit
 utilement

utilement amusé ses mains dans tes poches, tandis que les tiennes fou-ragoient ses charmes.

A ton tour, la Diane. Tu nous fais voir que les honneurs ne changent pas toujours les mœurs. Grace à la stupidité & à la misère d'un pauvre diable d'Allemand, te voila Baronne, & cependant tu fais toujours ton premier métier. Est-ce en reconnoissance des aventures qu'il ta procurées? Je ne t'en connois pas de si brillantes. Souviens-toi de ce Militaire, à présent bel esprit, qui fit sauter tes nipes par la fenêtré, de ces Chevaux-Legers qui te donnerent le fouet en revenant du Bal de Saint Cloud, de ce Cadet gascon, par qui tu te fis promettre six louis pour passer une nuit chez lui, & qui te renvoya le lendemain avec ces douces paroles:
 » Sandis, quand je prens le coche ou

H

» quelqu'autre boiture publique , je
 » paye tanseulement la place que
 » j'occupe , & donc ! boilà douze
 » francs , ma belle.

La Danseuse avoit parlé avec tant
 de volubilité , qu'on n'avoit jamais pu
 l'interrompre. Enfin elle partit en
 cassant tous les magots qui étoient
 sur la cheminée , & en nous assurant
 qu'elle alloit parler à des gens qui
 viendroient troubler nos plaisirs.
 C'est peu de nous le promettre , elle
 tint parole , comme on le verra dans
 le second volume.

Fin de la premiere Partie.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans la Première Partie.

<i>I</i> NTRODUCTION.	page iij
<i>E</i> pître Dédicatoire.	vj
<i>E</i> nvoi.	xj
<i>A</i> vant-Propos.	xviiij
C H A P I T R E I. <i>Joli Soupé manqué.</i>	I
C H A P. II. <i>Le Chevalier raconte comment il a manqué aussi un Soupé charmant. Tour de vieux Mousquetaire. Projet d'un Soupé plus heureux dans une petite maison.</i>	6
C H A P. III. <i>Preuves d'une vocation très décidée pour la Robbe. Départ</i>	

- pour la petite Maison. Accidens
sur la route. Avanture chez un
Commissaire. 11*
- CHAP. IV. *Suite de l'avanture chez
le Commissaire. Accident imprévu
qui arrive au petit Abbé. Le
Boulevard. 16*
- CHAP. V. *La Bouquetiere raconte
les avantures de plusieurs Nym-
phes du Boulevard. 22*
- CHAP. VI. *Le nouveau Débarqué.
La fausse Généreuse. Le faux
Mylord. 32*
- CHAP. VII. *La petite Maison.... Le
Bain.... Agréable surprise. 40*
- CHAP. VIII. *L'attrait du plaisir.
Triomphe de la philosophie de Saint
Val. On sort du Bain. 45*
- CHAP. IX. *Le Labirinthe.... Plai-*

- sante façon de jouer la Comédie....*
On soupe.... Nouveau plan d'amusement. 50
- CHAP. X. *La vertu de la Diane court des grands risques.... On l'attaque.... Elle combat.... Trait d'avarice de son Oncle.* 57
- CHAP. XI. *La Diane cede. Fin de son Histoire. Commencement d'une autre.* 63
- CHAP. XII. *La dévoté charitable. Le malade imaginaire.* 70
- CHAP. XIII. *Le Président acheve de raconter son aventure. La Danseuse commence la sienne. Les vers à foie.* 77
- CHAP. XIV. *La Danseuse croit voir toute la nuit des vers, L'Amour a pitié de ses maux.* 82

- CHAP. XV. *Fin de l'avanture de la Danseuse, M. de Saint Val raconte son histoire, sa naissance; il devient amoureux.* 86
- CHAP. XVI. *Songe moral de M. de Saint Val.* 91
- CHAP. XVII. *M. de Saint Val fait connoissance avec un homme prudent qui lui sert de Mentor, lui donne de bons conseils, & lui fait connoître les habitans du pays qu'ils habitent.* 97
- CHAP. XVIII. *L'ennuyeux M. de Florimon continue de peindre le pouvoir de l'Art à l'ennuyeux M. de Saint Val.* 102
- CHAP. XIX. *Saint Val est successivement ébloui par plusieurs charmes différens, & cruellement détrompé.* 108

- CHAP. XX. *L'Art persécute encore
Saint Val. Reconnoissance. Points.
C'est encore l'éternel M. de Saint
Val qui parle , au grand regret
des Nymphes.* 114
- CHAP. XXI. *Mariage de Saint Val
& Minette.* 122
- CHAP. XXII. *Très-bon à effectuer.
Saint Val continue à peindre son
bonheur. La Mariée fait des fa-
çons.* 127
- CHAP. XXIII. *Saint Val se retire
bien fâché d'avoir sacrifié à l'Art
& au Plaisir..... La Danseuse
délaiſſée se retire aussi après avoir
fait ses adieux.* 132

Fin de la Table.

CHAP. XX. L'histoire de la passion de Nostre Seigneur

CHAP. XXI. L'histoire de la descente de Nostre Seigneur

CHAP. XXII. L'histoire de la mort de Nostre Seigneur

CHAP. XXIII. L'histoire de la resurrection de Nostre Seigneur

CHAP. XXIV. L'histoire de la Pentecoste

CHAP. XXV. L'histoire de la translation de Nostre Seigneur

CHAP. XXVI. L'histoire de la mort de Nostre Seigneur

CHAP. XXVII. L'histoire de la resurrection de Nostre Seigneur

CHAP. XXVIII. L'histoire de la Pentecoste

CHAP. XXIX. L'histoire de la translation de Nostre Seigneur

CHAP. XXX. L'histoire de la mort de Nostre Seigneur

CHAP. XXXI. L'histoire de la resurrection de Nostre Seigneur

CHAP. XXXII. L'histoire de la Pentecoste

CHAP. XXXIII. L'histoire de la translation de Nostre Seigneur

CHAP. XXXIV. L'histoire de la mort de Nostre Seigneur

Fin de la Table





S

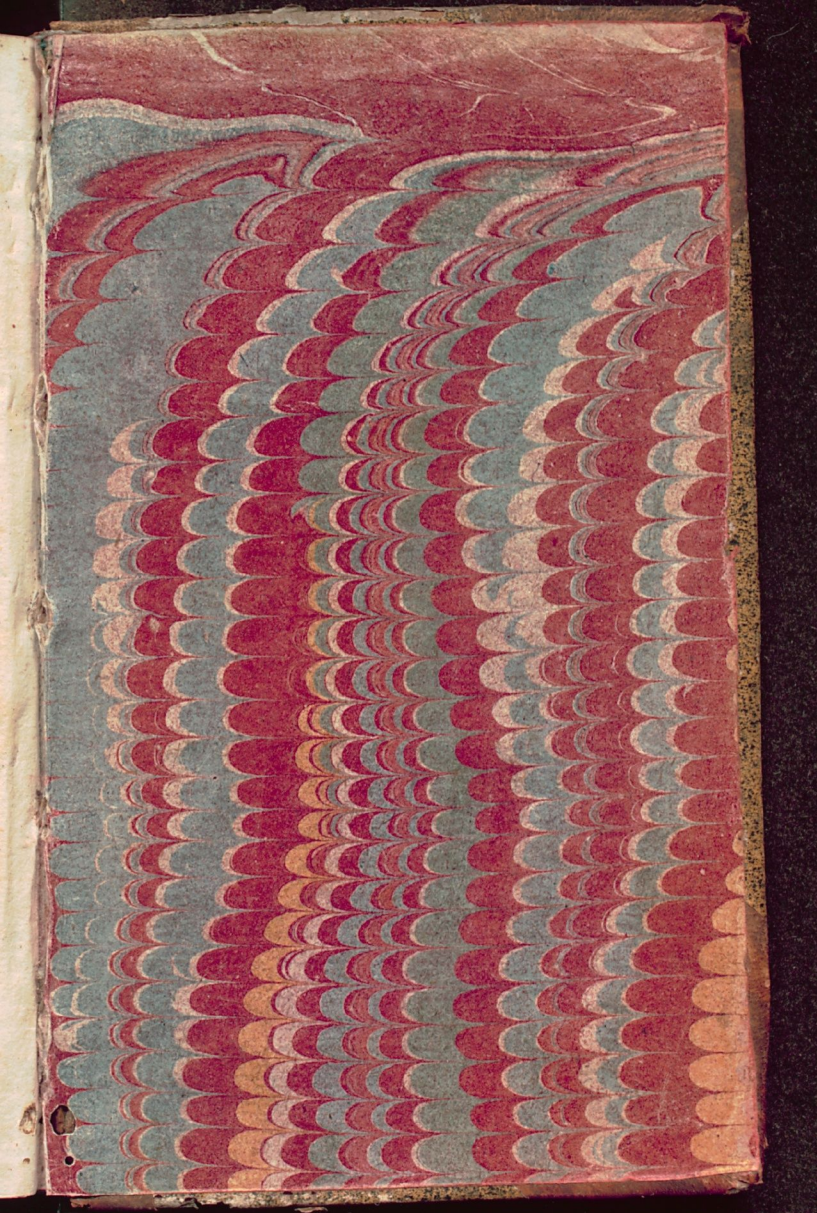
112761

112761

p. 1/2

X 1280281

DL 2735





W
Pw.

Univers
und Landesb
Halle (Saxony)
August-Beobachter 13

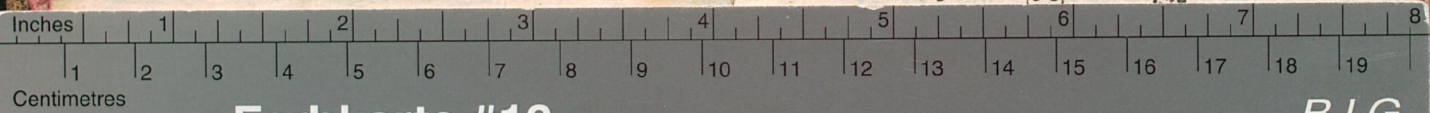
Calhava de L'Estoudou, J.F.

LE SOUPÉ,

O U V R A G E

M O R A L.

P R E M I E R E P A R T I E.



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

